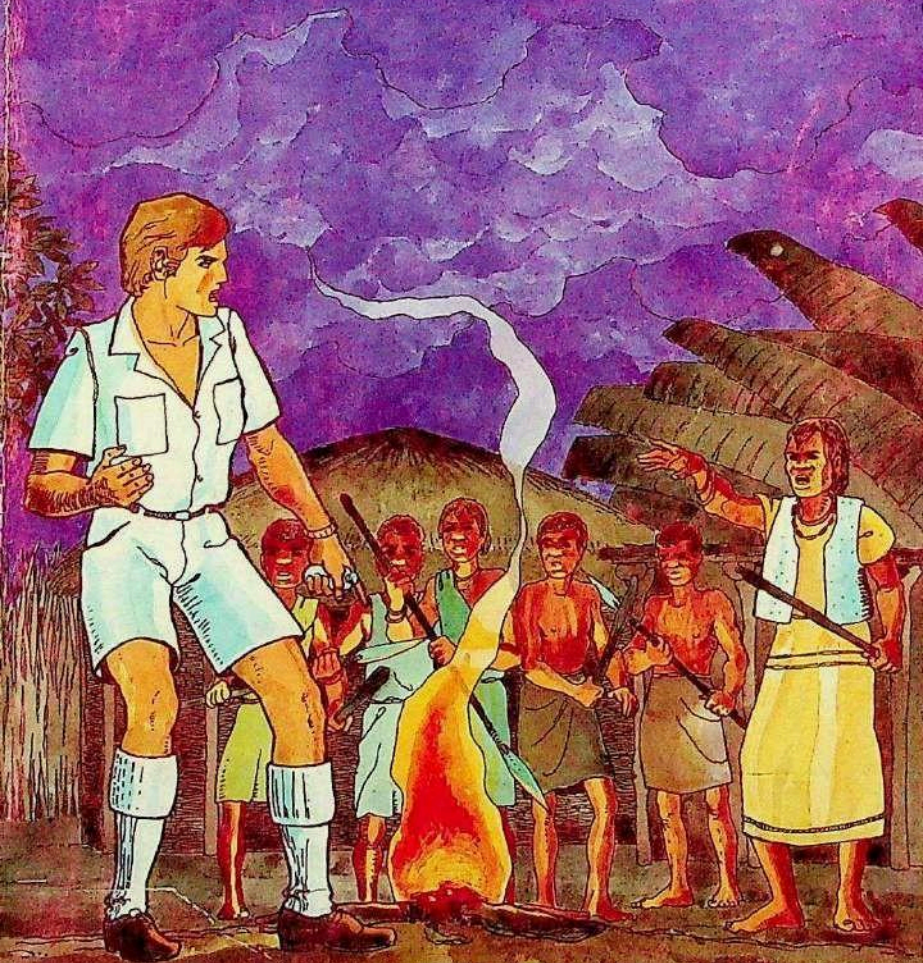


LES ENNEMIS DU DOCTEUR DE LA JUNGLE



DR PAUL WHITE

Le titre anglais de cet ouvrage est : « Jungle doctor's er

Traduction de Mia Denéréaz

Révision pour la seconde édition, par le Docteur Samuel S

Couverture de Philippe Hochet.

Illustrations de Ph. Hochet d'après J. Richard.

Imprimé en France par : Ateliers Graphiques de Ro

Dépôt légal : 4ème trimestre 1979

N° d'impression : 1511.

DR. PAUL WHITE

LES ENNEMIS
DU DOCTEUR DE
LA JUNGLE



PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION FRANÇAISE

Lorsque j'eus terminé la révision de cet ouvrage - dont la première édition française remonte à 1960 - le soleil se couchait sur les Vosges. Pendant toute la semaine, j'avais suivi le docteur Paul WHITE dans sa lutte contre le fléau de la rougeole au Tanganyika. Et j'avais été frappé par l'actualité de ce récit, malgré les quelque trente années qui nous séparent de la date de publication de l'édition originale anglaise.

J'ai lu cette histoire pleine de suspens avec l'impression d'être revenu deux ans en arrière, à l'époque où je travaillais moi-même dans un hôpital de brousse africain.

Bien sûr, l'Afrique d'aujourd'hui est en pleine évolution. Cet immense continent se modernise, se transforme, et tout change à un rythme effréné. En outre, les techniques médicales se sont extraordinairement développées en trente ans.

C'est pourquoi, le présent récit doit être placé dans son contexte des années 50. Certains considéreront que la mentalité profonde des habitants de cette Afrique attachante et aux multiples visages, change ; d'autres au contraire penseront que non. Ceci étant, il me semble que le travail médical-missionnaire, qui rayonne le plus souvent à partir d'un hôpital de brousse, n'a

ment de l'Afrique.

*Et le médecin-missionnaire, lui, est envoyé vers
Il doit être « tout à tous » afin de pouvoir commu-
gile d'une manière authentique. Il est porteur d'u-
Salut qui n'a rien perdu de son actualité, de sa n-
sa puissance. Ce message ne varie pas en fonction
nouvelles ou des nouveaux courants de pensée ; il
conque veut bien se l'approprier quand il l'entend.*

*En route pour un nouveau champ missionnaire
à Dieu qu'en lisant cette histoire captivante, beauco-
réalisent que « la moisson est grande et qu'il y a peu-
Ami lecteur, qui que tu sois, ne referme pas ce li-
demandé au Maître de la moisson de te révéler s-
ta vie.*

Docteur Samuel S.

Guebwiller, le 10 septembre 1979.

UN GARÇON AVEUGLE ET BEAUCOUP DE BRUIT

Hésitant, tombant presque, le garçon africain s'accrocha à son mieux aux épis qui croissaient des deux côtés du sentier sinueux, s'arrêta un instant et, incertain, se remit en marche. Je fermai la grille protégeant l'hôpital de l'approche des hyènes et m'avançai vers l'inconnu.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ?

Tout d'abord, il resta interdit, puis, avec des sanglots dans la voix :

— Bwana (Monsieur en langue tribale), mes copains ne veulent pas me laisser pousser la voiture, parce que je suis Mubofoto l'aveugle, et ...

Les mots lui manquèrent. Il fit volte-face et rebroussa chemin. Il y avait quelque chose de très pathétique dans l'affaissement de ses épaules et dans le geste des mains vaguement tendues devant lui.

Je le dévisageai et découvris les traces d'une tragédie - deux orbites vides - qui révélaient l'impuissance de la médecine indigène.

Lorsque je parvins auprès de lui, l'aveugle me dit :

— Bwana, je *peux* pousser la voiture, même si je vis dans un pays de l'obscurité.

— Et suppose que tu trébuches quand l'auto prend de la vitesse ?

— Ah, Bwana, ce ne sera pas la première fois que ça arrive. Je n'ai pas peur d'une ou deux égratignures. Voulez-vous bien permettre d'aider ?

La sente que nous longions obliquait brusquement pour contourner le tronc d'un baobab géant. Je constatai alors avec étonnement que le gamin suivait infailliblement le centre de la route.

Un tableau animé s'offrit à ma vue. Samson, l'infirmier du dispensaire, tournait désespérément la manivelle d'une pompe à eau vieille de vingt ans. Une troupe de jeunes garçons, vêtus de vêtements usés, encourageait ses efforts. Ils brandissaient en l'air des bâtons nouveaux, s'agitaient de-ci, de-là et criaient :

— Vas-y ! Plus fort !

M'apercevant, Samson s'interrompit et s'essuya le front.

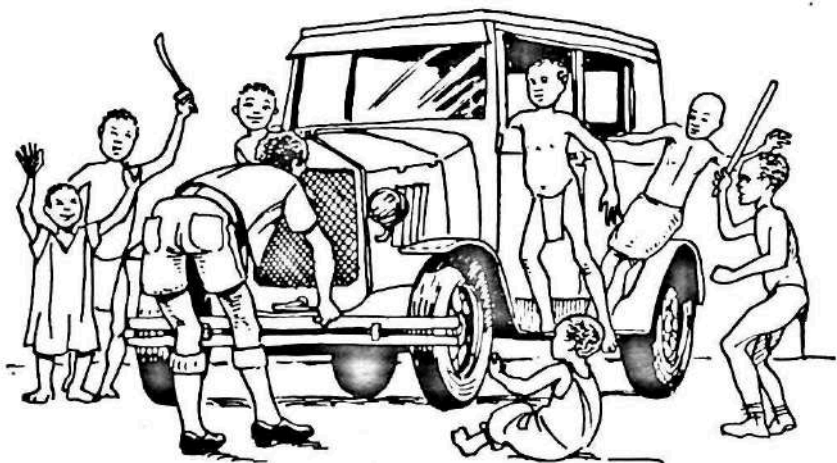
— Bwana, la batterie dort. (1)

J'ébauchai un sourire.

— Le vacarme de ces enfants est suffisant pour l'écouter.

(1) Pour conserver au récit son originalité, nous avons conservé certaines expressions locales. Elles apparaissent le plus souvent en italique, ainsi que dans le cas des tournures interro-négatives dans les dialogues.

— Ah, Bwana, notre voiture ne se nomme pas « Sukuma », (1) pour rien !



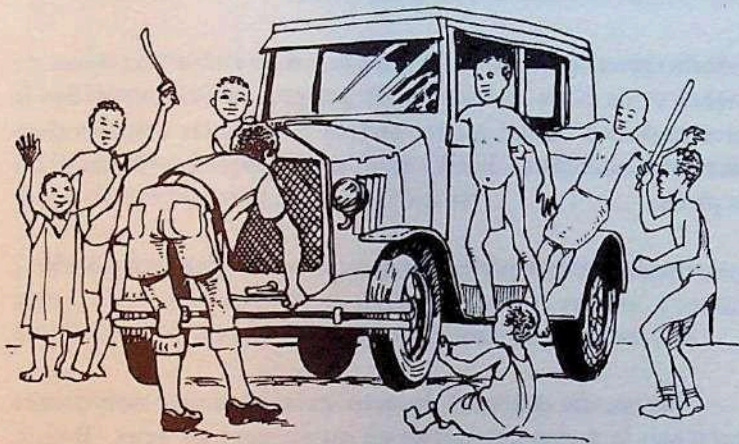
— Bwana, braillèrent les garçons en se précipitant à ma rencontre, nous voulons pousser !

— Bien, dis-je en riant ; attendez un moment que je sois prêt.

Puis, m'adressant à l'infirmier en anglais :

— Samson, j'ai grande envie d'emmener avec nous ce petit aveugle à Dodoma. Je crois que ce serait pour lui un jour historique que d'aller en tournée en notre compagnie. Tu le ramèneras plus tard, quand j'aurai attrapé mon train.

(1) Pousser, en langue swahili.



L'infirmier approuva :

— Nous devons aujourd'hui être ses yeux et lui nous verrons en cours de route et en ville.

Mubofou s'était étendu à l'ombre de l'étable à briques et de boue qui servait de garage à « Suku » paroi au-dessus de lui, quatre lézards aux teintes cisaient des mouches. Tandis que je m'approchai, ses pieds.

— Bwana, vous voulez bien me permettre d'aider ?

— Ah, comment devines-tu que je viens vers toi ?

— *Hongo*, fit gaiement le petit gars, alors que l'accentuait le drame des cavités où manquaient les yeux, j'ai entendu vos souliers dans le sable et je sais qu'aujourd'hui ne marche comme vous.

Je sifflai.

— Quelles bonnes oreilles tu possèdes !

— Bwana, mes oreilles doivent être aussi mes yeux

Il posa sa main sur ma manche. Bwana, voulez-vous pousser ?

— Non, Mubofou, c'est impossible.

Toute joie l'abandonna. Avant qu'il ne parlât

— Je me demande si tu aimerais venir avec moi

Samson et moi à Dodoma.

— Dans l'auto ? Dans « Sukuma » ?

— Oui.

— Oh, Bwana, voyager dans une auto, est mon plus ardent désir depuis bien longtemps.

Il esqua des petits pas de danse qui obligèrent les lézards à chercher refuge sur le tronc du baobab.

Ayant rassemblé mes bagages, je pris congé de mon entourage. Alors que nous nous dirigeons vers la voiture, j'interrogeai Samson :

— Qui est ce jeune Mubofou et quelle est son histoire ?

— Les siens sont morts, Docteur. Il couche dans un village dans la maison tribale de parents qui sont des *Washenzishenzi* (1). J'ai ouï dire qu'ils le nourrissent parce qu'ils supposent que de toute façon, il mourra bientôt, et qu'il vaut mieux ne pas mécontenter inutilement les esprits des ancêtres.

Près de la voiture se tenait, impatient, celui qui faisait l'objet de cette conversation.

Je l'installai sur le siège de devant, entre Samson et moi. Débloquant le frein à main, j'appelai :

— Venez les enfants, venez pousser !

(1) Les plus païens parmi les païens.

Aidés par une vingtaine de garçons, lentement, mêmes en mouvement. Peu à peu, roulant sur la pente de l'hôpital, la voiture prit de la vitesse. J'embrayai. Ce fut un bruyant retour de flamme. La joyeuse troupe nous regarda. Le moteur ronronna et j'entamai la première. Ce fut le début de mes vacances qui devaient me transporter jusqu'aux bords du lac Victoria-Nyanza, au centre de l'Afrique.

Avec précaution, nous descendîmes une piste étroite qui suivait le lit desséché d'une rivière.

— Bwana, dit l'aveugle, c'est sur la colline, après la rivière, que j'habite. N'est-ce pas, je connais bien le terrain.

— Certainement, approuva Samson. Il s'y déplait, n'importe qui, Docteur ; ses pieds semblent repérer chaque caillou et chaque ornière.

— C'est ici, Bwana, à Chibaya, que je suis né. C'est là que j'ai perdu mes yeux.

— Oh ! comment cela est-il arrivé ?

L'aveugle leva en l'air quatre doigts.

— C'était il y a quatre ans, Bwana, quand serena dans notre village.

Intrigué, je regardai Samson. Il forma sur ses lèvres le mot « rougeole » et je compris.

— *Hongo*, reprit l'enfant, ce furent des jours de tristesse. Bwana ; mon nez, puis mes yeux coulaient, tant que

Mes parents ne voulaient pas me laisser dormir. Ils frappaient sur des bidons, hurlaient et me secouaient. « Tu ne dois pas mourir », clamaient-ils. Alors, Bwana, mes yeux s'enflammèrent à cause de la vive lumière et des mouches. On me mit hors de la case, mais là, la fumée des feux qui cuisent les aliments rendit mes yeux toujours plus malades.

Mubofou se leva soudain et, de son menton, indiqua une agglomération de huttes.

— Là, Bwana, se trouve ma maison. Là, Bwana, tout a commencé.

— Tiens, coupa Samson, comment sais-tu que nous sommes près de ta maison ?

— Mon nez n'est-il pas en éveil ? Ne suis-je pas habitué à l'odeur de mon propre village ?

Après un court silence, il ajouta :

— Bwana, il y eut du mal, un mal brûlant dans mes yeux ; c'était *maciligala* (ulcère des yeux). Bwana, il n'y avait personne alors pour me transporter à l'hôpital. Il n'existait point d'hôpital C.M.S. (1), et vous n'étiez pas encore venu de votre pays.

Quelque chose bougea dans la savane, en bordure de la route. Aussitôt, Samson s'écria :

— Regardez, Docteur, *mpala* ...

Un daim, de la grandeur d'un poney d'Europe, s'élança à travers un épais buisson d'épines et, à larges foulées, bondit au loin.

— Qu'était-ce, Bwana ? s'enquit Mubofou en montrant du coude.

— Un daim magnifique. Regarde, il y en a un second là-bas, lui.

A peine avais-je prononcé ces mots que je les regrettais. Les joues du gamin étaient rouges d'excitation.

— Je peux les voir, Bwana ... dans mon imagination, comme ils sautent !

L'auto serpentait au milieu d'une contrée broussarde conduisant, je songeais à la rougeole. Ces épidémies surviennent habituellement tous les cinq ans. Il se peut que l'une d'elles survienne très prochainement ...

Nous franchissions une rivière à sec qui, dans les pluies, se transformait en un torrent boueux.

— Samson, il sera prudent de nous préparer pour le cas où une nouvelle épidémie de rougeole se déclarerait. Maintenant notre hôpital fonctionne bien, une telle maladie ne doit pas se reproduire.

— Ah, Docteur, quand la rougeole sévit, les enfants ne viennent pas seulement aveugles. Des centaines et des centaines d'entre eux en meurent. Dans notre région, c'est la maladie qui sème le plus le trouble, la mort et la souffrance parmi les enfants.

Je lançai un coup d'œil au pitoyable visage et m'imaginai les tourments que tant d'enfants enduraient. Mubofou, pourtant, ne pensait point à la rougeole. Il était vibrant d'excitation. Chaque kilomètre de ce voyage revêtait pour lui un intérêt particulier. Il me surprenait constamment, désignant ce qui venait de défiler. Ses sens se révélaient incroyablement aiguisés. Assis, il était comme un fox-terrier en alerte, alors que « Sukuma » crachotait et cahotait sur la route qui va du Caire au Cap.

Nous escaladions une pente escarpée fleurie de cactus. Immédiatement en dessous de nous, s'étalait le vert foncé d'une touffe de manguiers croissant près du fond sablonneux de la rivière. Au milieu des arbres se détachaient les bâtiments blancs de l'école des garçons de la C.M.S. Nous quittâmes la route pour traverser un terrain planté d'arachides et dépassâmes une échoppe de menuisier où de jeunes Africains fabriquaient des tables. J'arrêtai la voiture sous un « kikiyu », déposai Mubofou à terre et, sortant de ma poche de la monnaie africaine, fis un signe à Samson. Tandis que celui-ci courait autour de l'auto, j'examinai le lion frappé sur l'envers de la pièce. Je la tendis à l'infirmier.

— Samson, achète de la nourriture pour toi-même et Mubofou. Dans une heure, nous devons rallier la station du chemin de fer.

— Oui, Bwana, répondit-il.

Par un ami, directeur du grand collège africain, j'appris qu'une vague de rougeole déferlait présentement sur le Nord du Soudan et de l'Éthiopie. Aucun cas n'était signalé au Tanganyika.

Le chef de gare, un Indien de haute taille, m'informa que le

train aurait dix heures de retard. Aussitôt qu'il c
fession, il m'annonça qu'une grave épidémie sé
ville natale. Ceci me parut suspect : ce pourrait être

Samson, qui regonflait les pneus de « Sukur
d'un œil interrogateur lorsqu'il me vit passer le
gare.

— Le train a dix heures de retard, dis-je.

Mubofou éclata de rire.

— *Hongo*, Bwana, c'est très bien ! De cette fa
le loisir de me raconter beaucoup de choses sur
me dépendre ce que vous voyez avec vos yeux
je puisse les voir dans mon esprit.

MUBOFOU

— Samson, tu vas te rendre dans la boutique d'Ahme Rhemtulla. Tu t'approvisionneras de riz, de savon, et du ciment dont nous avons besoin pour notre nouveau puits. Occupe-toi de Mubofou et, quand j'aurai pris mes dispositions à la gare, je viendrai le chercher et lui montrerai la ville.

— Oui, Docteur.

L'infirmier s'assit au volant et démarra. Je surveillai « Sukuma » descendant la rue. La tête de Mubofou sortait de l'autre côté de ses oreilles accordées au diapason des sons variés que pouvait émettre la cité. Je me remémorai l'explication de Samson au sujet du bâtiment de la poste et de l'imposante forteresse construite en granit, aux jours où le Tanganyika était une possession allemande de l'Est Africain.

Il me fallut un quart d'heure environ pour mettre au point divers arrangements avec le chef de gare. Puis, sur les traverses d'acier, je passai la voie ferrée et me dirigeai vers le puits public où les porteurs d'eau se pressaient en foule. Ils payaient quelques centimes pour chaque bidon de pétrole qu'ils remplissaient d'eau.

Parvenu à l'échoppe de l'Indien (1), j'aperçus Mubofou assis sur une caisse, pendant que Sar... le riz, sac après sac.

— Hé, Bwana, fit le petit garçon, comme je m... lui et le touchais de ma main ; n'y a-t-il pas u... cieux ici ?



Il renifla de façon... vieille Indienne s'affa... per un gros bloc... qui collait.

— Aimerais-tu goût... posai-je.

Ravi, il accepta. J... une pièce et obtins... de la dimension de... Avec dégoût, je vis... y était emprisonnée.

— Hé, Mubofou, il... là-dedans !

Mubofou n'en fut pas le moins du monde troublé.

— Bwana, croyez-vous qu'il faudrait l'ôter ? ...

Comme nous errions par les rues, l'enfant dev... plus collant de sucre, et au lieu de dévider son ha...

(1) Dans un pays habités des Indes est érigé en Afrique

de questions, il se bornait à faire oui de la tête. Je tentai de lui décrire comment, avec toute espèce d'objets, le ferblantier fabriquait des bidons de pétrole ; comment les orteils du cor donnier indien lui étaient presque aussi utiles que ses doigts. Au centre de la rue, habillés de couleurs vives et de brillants turbans, venaient à notre rencontre plusieurs ressortissants des Somalies. Sur leur passage, ils firent déguerpir nombre de chiens galeux et un groupe de poulets athlétiques. Derrière nous, une trompe beugla. J'empoignai Mubofou et parvins juste à temps à le soustraire au passage d'un camion délabré, lourdement chargé d'Africains, d'une chèvre à l'aspect minable et conduit par un Arabe. Mubofou léchait ses doigts, dont il fit disparaître presque entièrement le sucre gluant.

— Ah, Bwana, je sais où nous sommes à présent. N'est-ce pas près de la place du marché ? Tenez, je peux sentir l'odeur qu'a la peau des vaches, et ici c'est l'odeur du beurre.

— Mon ami, les Européens n'ont pas l'habitude de manger le beurre ainsi - et j'avisai unealebasse remplie d'une substance luisante et semi-liquide, que mon nez classa plutôt parmi la variété des fromages qui se font tout seuls ...

— Hé, Bwana, reprit l'enfant, il fait très chaud.

— Oui, viens et repose-toi à l'ombre. Tiens, vis-à-vis de nous se dresse la cathédrale.

Mubofou s'accroupit sur la marche supérieure, tournant le dos à la porte béante. Il essuya soigneusement ses mains à ses haillons et durant un moment, il écouta. De ses narines, il aspirait l'air, essayant de récolter les impressions reçues. Puis d'un timbre à la fois

— Bwana, dites-moi à quoi ressemble cette cath

Nous fîmes demi-tour et pénétrâmes à l'int
gnait un calme absolu, et nos voix s'y répercutaien

— Sais-tu que cette église n'a point de toit pla
des maisons où logent les citadins, mais un dôme
le dessus de ta tête, et des murs très élevés ? I
hommes se tenant sur les épaules les uns des autres
à peine à toucher le sommet de ce dôme.

— Hé, proféra l'enfant, il doit presque atteind
Bwana ?

— Au milieu de l'édifice, se trouvent suffisant
pour six cents auditeurs, et plus loin il y a le
chante et où l'on prêche.

Tout au long de mes descriptions, mon audit
Je regardai par la porte largement ouverte. Pre
Mubofou par le menton, je l'obligeai à se tourne
tion de la haie d'épines surmontant la voie ferrée.

— Là-haut, s'étend un enclos où sont enter
qui combattirent pour libérer le Tanganyika du
Plus au Nord se trouve la route que prennent le
ils mènent des esclaves à la côte dans l'intention

A ce récit, le garçon devint très sérieux.

J'observais les lézards se promenant sur le
des mouches, quand mon compagnon me dem
pourpoint :

— Bwana, au Ciel, les gens voient-ils ?

Cette question, posée à l'improviste, m'embarrassa.

— Le peuvent-ils, Bwana ?

— Eh bien oui, Mubofou, ils le peuvent, car n'est-il pas dit dans la Parole de Dieu : « Ils verront Sa face » (1) ?

— Bwana, lisez-moi cela.

Il me tendit sa main et je le guidai dans la cathédrale jusqu'au pupitre où s'ouvrait un Nouveau Testament en chigogo. J'en feuilletai les pages.

— Bwana, pouvez-vous sentir que Dieu est ici ?

Je lui fis signe que oui, oubliant que le garçon ne pouvait me voir.

— Certainement, affirmai-je, et Dieu est toujours près de ceux qui sont de sa famille. Ils peuvent lui parler en tout temps, et il leur répond par les pages de son Livre. Voici les paroles de Dieu se rapportant au Ciel. Elles furent écrites par un homme appelé Jean. Il était un ami de Jésus à l'époque où il guérissait les aveugles et les malades, avant que de méchants hommes ne le crucifient. Voici la page et les mots, Mubofou : « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu » (2). Voilà ce qu'il est dit du Ciel.

(1) Apocalypse chap. 22 v. 3.

(2) Apocalypse chap. 21, v. 4.

— Bwana, implora-t-il, relisez ceci, s'il vous plaît

Je m'exécutai. Timidement, Mubofou reprit :

— Hé, Bwana, si seulement je pouvais aller
je ne suis qu'un gamin, je suis aveugle et ne s
puis-je faire, moi ? ...

— Mubofou, ce n'est pas ce que tu as fait qui
ce qu'a accompli le Seigneur Jésus. En mourant,
malgré tous tes efforts, tu ne peux faire : il a pa
libération. C'est cela qui t'ouvre le Ciel.

Doucement, je chantai ce cantique :

*Ah ! nul n'était assez parfait
Pour payer le prix du péché ;
Du Ciel, Lui seul pouvait ouvrir la porte,
Et nous y faire entrer.*

Mubofou hocha la tête.

— Je comprends, Bwana, il a payé le prix de la l

— Oui, c'est cela, Mubofou. Autrefois, il y av
dans cette ville, mais personne n'achetait leur lib
nous possédons une espérance parce que Jésus -
de Dieu - est mort afin de nous racheter de ce
esclave.

De nouveau, Mubofou hocha la tête.

— Bwana, êtes-vous sûr que cela me concerne au

— J'en suis persuadé, puisque Jésus a promis : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (1), et j'ajoute : quelles qu'aient été ses circonstances.

— Oh ! Bwana, que dois-je faire ? Que dois-je lui dire puisque je désire tellement être un membre de sa famille ?

— Si tu veux te mettre en marche vers le Ciel, demande à Jésus d'être ton « Bwana » (ton chef), ton Seigneur. Alors il viendra dans ton cœur et tu auras la vie éternelle ; le péché et ses fruits ne domineront plus sur toi. Ils n'ont point de place dans la maison de ton âme quand le Fils de Dieu l'habite. Ne t'offre-tu pas ce don de la vie éternelle, et de la lumière non pour te faire voir aux yeux ici-bas, mais pour ton âme ?

Le jeune indigène avait étendu ses deux mains à la manière de ceux de sa tribu lorsqu'ils accueillent un hôte bienvenu.

— Je t'en prie, Dieu tout-puissant, reçois-moi, prononça-t-il.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon. Sa clarté rayonnait par l'étroite fenêtre près de laquelle je me tenais à côté de l'enfant dont je pus voir les traits illuminés. Je ne discernais plus l'horreur de ses yeux vides, mais la beauté de son sourire. Nous restâmes silencieux. Enfin :

— Bwana, voulez-vous causer avec Dieu ?

Ensemble, en langue africaine, nous priâmes le Tout-Puissant. Ensuite, paisiblement, entre les tabourets à trois pieds, nous gagnâmes la sortie. J'allais m'engager sur le degré supérieur

de l'escalier lorsque je baissai les yeux. Mon pied en l'air et je saisis l'épaule de Mubofou.

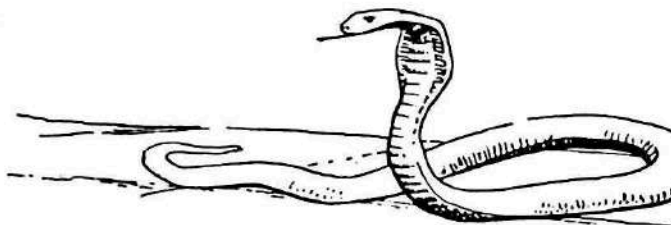
— Reste absolument tranquille, ordonnai-je. N'ne remue pas la tête.

Sans un mot, le garçon obéit. Je tentai d'agripper les tabourets, y réussis et le lançai de toute la force capable. Crash ! Il frappa les degrés. Je fis reculer le sanctuaire et me hasardai vers le portail. Là, se dressa le corps d'un cobra dont le dos avait été brisé.

— Qu'est-ce que c'était, Bwana ? s'étonna Mubofou.

— Un serpent. Si tu avais fait un pas de plus, Mubofou, tu n'être serais-tu déjà au Ciel.

— Ah, Bwana, qui sait si le Seigneur Jésus n'a pas voulu à me confier, tout aveugle que je sois ?



TÉLÉGRAMME ET TRAGÉDIE

Le steamer de mille tonnes tanguait très désagréablement et chacun à bord reconnut avec soulagement la frange bleue de la côte du Tanganyika. Il était vraiment difficile de réaliser que nous nous trouvions au cœur de l'Afrique et pourtant nous étions entourés d'eau. J'accomplissais la dernière étape de mon voyage autour du Lac Victoria-Nyanza.

L'un des officiers du bateau vint à moi.

— Je pense, Docteur, que nous allons avoir trois heures de retard. Cela veut dire que vous manquerez votre train et il n'y en aura pas avant plusieurs jours. Vous bénéficierez de vacances supplémentaires et vous aurez la chance de visiter Mwaza, la vieille bourgade des esclaves. Explorez aussi la baie où Alexandre Mac Kay construisit le *dhow* (1) dont il se servait dans ses pérégrinations à travers l'Ouganda.

Bientôt, nous aperçûmes le quai encombré par la foule, le cordon des palmiers qui cernait le rivage et, à l'arrière-fond, les constructions blanches de la ville. Je rassemblais mes bagages quand un Africain accourut par la coursive et me tendit un télégramme. Depuis lors, les télégrammes me causent toujours

(1) Petit vaisseau à voiles arabe, souvent employé dans le trafic d'esclaves.

un malaise. L'ouvrant nerveusement, je lus :

*Épidémie rougeole s'étend – trente m
ges alentours – votre prompt retour*

Louant à la hâte trois porteurs africains, j'allai à la gare à une allure qu'ils jugèrent excessive. A la station baignait dans une somnolence de mauvais augure à plus de cinq cents kilomètres du lieu où me pressait l'urgence. Comme le dernier train était passé deux jours auparavant le suivant ne viendrait pas avant trois jours. L'Est. Là-bas, dans les Plaines Centrales, la maladie des enfants mouraient et moi j'étais immobilisé. C'était terrible ! Il ne me restait plus qu'à examiner les maisons susceptibles de me faire franchir ces cent cinquante mètres. Je m'y employai aussitôt.

J'abordai le chef de gare, un grand Indien à la barbe noire. Il semblait être entièrement absorbé par un spectacle de l'eau bleue et des îles verdoyantes qui se reflétaient sous les grosses branches pittoresques d'un flamboyant.

— Chef, l'interrogeai-je, n'existe-t-il pas d'un autre train de transport pour Dodoma ?

D'une habitude propre aux Indiens, il éleva les yeux au ciel d'un geste fataliste.

— Il n'y a aucun train de voyageurs et le train de marchandises est impossible.

— Et les trains de marchandises ? Ne puis-je pas aller à pied ?

Il hocha la tête, dubitatif.

— En ce qui concerne les trains de marchandises, je vais renseigner Docteur.

J'attendis, admirant la splendide bâtisse à deux étages qui marque le terminus de la ligne de l'Océan Indien. Cette ligne longue mille kilomètres de côte. Le chef franchit le seuil de son bureau :

— Je vous informe, Docteur, qu'un train de marchandises va partir. Le voyage sera très désagréable en raison des mauvais ressorts et de la vitesse réduite. Toutefois, si vous acceptez subir ces inconvénients, cela peut se faire.

Et c'est ainsi que ce soir-là, muni d'une lampe-tempête, d'un panier à la mode du pays contenant des mangues et une boîte de biscuits, je m'installai aussi confortablement que possible à l'intérieur du poste de vigie d'une rame de wagons de marchandises.

Avec un cahot, lourdement, nous nous ébranlâmes. En-dessous de nous, les traverses d'acier - indispensables pour empêcher les termites de faire des dégâts - grinçaient bruyamment. Je me penchai à l'extérieur. Dans l'obscurité, assez loin devant, j'apercevais la traînée lumineuse des braises que semait la locomotive chauffée au bois. Il était inutile d'essayer de lire. La lampe se balançait dangereusement. Je m'assoupis sur mon siège pour me réveiller quand le tissu de mon pliant - qui selon toute apparence n'était guère neuf - céda sous mon poids. Je me relevai immédiatement, à l'instant où, avec un crissement de freins, la locomotive s'arrêta dans une gare. Il y eut un va-et-vient de lanternes et un murmure d'hommes ébahis.

Dans le froid, je longuai les wagons, détendant et profitant de la tranquillité. A l'autre bout du train geait des caisses à claire-voie, à la lueur des falots parler derrière moi.

— Pardon, Bwana Docteur.

Je me retournai et me trouvai en face d'un gr africain accompagné du conducteur.

— Bwana, demanda le policier en swahili, voudriez à la gare ? Un garçon est couché sans connaissance et il ne respire plus beaucoup.

Je pensai que c'était une forme polie de m'in quelqu'un était mort. J'allai, et trouvai auprès de malade un de mes vieux amis, Lubeni, natif d'une co à des centaines de kilomètres de là.

— Bwana, expliqua-t-il, usant du langage qui m milier, il habite à des kilomètres d'ici. Récemment, il la rougeole puis il a été mordu par une hyène. U sorcier l'a traité pendant plusieurs jours et le che sur l'un de vos hôpitaux de la C.M.S. Il s'est évanou et je l'ai trouvé gisant dans un buisson. Il était é comme son bras sentait mauvais ! - aussi l'ai-je pris s et porté jusqu'ici, espérant le mettre dans le train ma connaissance. C'est alors que l'on m'a informé de vot

Tâtant son pouls presque imperceptible, je me pe jeune homme. Il vivait mais son bras était dans u mant. Nous le soulevâmes sur une natte indigène policier et de quelques hommes, nous le portâmes

fourgon. Une courte discussion - non des plus amicales - s'engagea avec le conducteur. Il ne voulait pas s'embarasser d'un deuxième passager, surtout pas d'un malade ! Néanmoins, cet obstacle fut surmonté et quand le convoi s'ébranla, non seulement notre patient, mais aussi Lubeni se trouvaient à son bord.

Nous n'avions pas grand-chose pour suppléer à ce qui nous manquait. Lubeni me remit une trousse de premiers secours et une gourde de lait. Une sérieuse difficulté provenait de ce que notre malade, tout à fait inconscient, refusait d'avaler. Pour le nourrir, il fallut utiliser un tuyau de caoutchouc fourni avec mon stéthoscope. Nous y versions le liquide par un entonnoir dont le mécanicien se servait pour son bidon de pétrole.

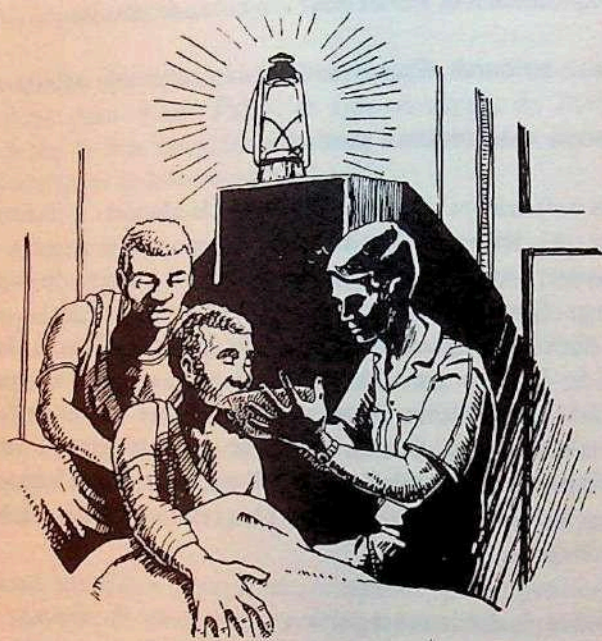
Lubeni entourait l'adolescent d'une sollicitude affectueuse.

— Bwana, maintenant il peut avaler.

Nous préparâmes une tasse de lait et de glucose. L'instituteur la porta aux lèvres du blessé. Goutte à goutte, il absorba tout le breuvage, en dépit des mouvements cahotiques du wagon. Le tapage éprouvant devint vite intenable. J'aspirais au calme et aux facilités, même restreintes, de l'hôpital. Dehors, les ténèbres de la nuit semblaient refuser tout espoir d'allègement aux maux de l'Africain. Songeant aux jours et aux nuits de ce interminable voyage, de son agonie et de sa détresse, je remis ma seringue d'un antalgique. Il adoucissait ses souffrances. J'injectai au malade. Dix minutes plus tard, un soupir s'échappa de sa poitrine :

— Bwana, la douleur est partie.

Peu après, d'une voix si faible que je ne pus la saisir, il



butia deux ou trois syllabes. Lubeni les traduisit.

— Il dit que ce n'est pas assez, il a encore soif.

Encouragé par cette amélioration, je lui versai u
tasse de liquide. A l'aube, le progrès fut manifeste. L
parvint à s'asseoir. Il me remercia de mes soins mais
compte qu'il était complètement épuisé. Lors d'un
station suivante, je me procurai un bol de l'eau b
la locomotive. Je pensai le bras déchiqueté, besogne
ta qu'un faible soulagement au blessé.



Nous nous procurâmes deux nattes de jonc et une couverture de coton

Nous roulâmes toute la journée du lendemain dans un bruit étourdissant. On aurait dit que nous stoppions des heures à chaque gare ! La chaleur croissait, insupportable. Les parois métalliques faisaient du fourgon un enfer. Nous préparâmes du thé et le garçon en but de petites gorgées. Nous nous sentions si fatigués qu'il était presque impossible de maintenir les yeux ouverts mais la chaleur et les mouches nous empêchaient de dormir. Le conducteur devenait de plus en plus hostile et je craignais qu'il ne nous fît des ennuis. Vint le coucher du soleil puis la nuit. Vérifiant le pouls du malade, je fronçai les sourcils. Lubeni s'approcha. Dans mes mains en forme de conque, je lui glissai à l'oreille :

— L'issue est incertaine mais peut-être reste-t-il une chance de le sauver. Veux-tu le surveiller ? Tu m'appelleras au moindre changement.

Lubeni comprit.

Je m'assis sur le plancher. Appuyé contre la cloison mouvante du compartiment, je sombrai dans un sommeil agité. Mes rêves reflétèrent l'horreur des manigances du médecin sorcier. Je m'éveillai en sursaut, tremblant de tous mes membres. Lubeni me touchait légèrement.

— Je crois qu'il dort enfin.

— Lubeni, chuchotai-je, sait-il quelque chose de Dieu et du chemin de la vie ?

L'Africain fit un signe de dénégation.

— Je doute qu'il comprenne, Bwana ; d'ailleurs, je suis malade pour écouter. De plus, dans sa tribu on adore les ancêtres et les gens connaissent à peine Jésus et le salut éternel. N'est-ce pas la raison pour laquelle, moi, j'ai quitté mes montagnes de l'Uluguru, mes parents, et que je suis venu dans l'Ouest pour faire connaître à cette population le Christ ? rendu ma vie digne d'être vécue ?

Nous nous tûmes, puis, dans un tintamarre, le train s'immobilisa. Un « flop-flop-flop-flop » monta près de nous. C'étaient les troncs empilés sur la plate-forme qui vibraient. D'un buisson d'épines, s'éleva le cri de l'okapi. On entendit le battement rythmé du tambour d'un danseur et les aboiements en staccato d'un chacal.

A la clarté d'une lanterne, je vis que nous avions atteint un endroit situé à environ cent kilomètres de notre destination. À la seconde où le train s'ébranla, je sentis le pont de la locomotive vaciller et s'arrêter. Nous avons perdu ! Je suis à Lubeni.

— Il est trop tard ... Nous n'avons pu arriver à temps.

Lorsque nous pénétrâmes dans la gare suivante, nous dûmes abandonner, enveloppé dans une misérable couverture, ce qui restait de cette jeune et pitoyable esclave. Je savais que devant moi, il y avait de fiévreuses servantes prêtes à tout pour sauver un nombre important d'autres vies. Et ceci par les moyens les plus simples et les moins coûteux.

RETOUR DANS LA NUIT

L'express du Tanganyika grondait dans la nuit. L'âpreté de la savane épineuse et les strates rigides de granit s'adoucissaient sous le rayonnement des étoiles. La seule lueur était celle des phares éclairant l'interminable voie devant la locomotive. Debout sur la plate-forme de la voiture, je scrutais l'horizon. Dans un champ de broussailles, s'écartant de la lueur brutale, une hyène nettoyait les os d'une gazelle probablement tuée par un lion. Puis trois girafes apparurent. Elles étaient la réplique africaine de l'histoire des trois petits ours : l'une fort grande, l'autre petite, la troisième un bébé-girafe. Elles disparurent rapidement et l'express continua sa route vers Dodoma, capitale des Provinces Centrales.

Deux ou trois kilomètres avant la gare, je vis scintiller les lumières de la ville. Les phares, de leurs doigts blancs, jouaient sur un bouquet de manguiers plantés au bord d'une rivière asséchée. Un court instant, l'image de la cathédrale s'offrit à ma vue et je me remémorai ma rencontre avec Mubofou. L'express roulait à présent au ralenti et c'est presque au pas qu'il entra à Dodoma. Au milieu de la foule massée à la gare, j'avisai mes assistants souriants, Daudi et Samson.

— Bonjour, les saluai-je, leur serrant les mains à la manière africaine.

— Bonjour, Bwana.

Et sans reprendre haleine ...

— Vous avez engraisé, Docteur.

C'est la formule de politesse à employer à l'égard de qui revient de vacances.

En me dirigeant vers l'auto, je fus mis au courant de certains événements.

— Ah, Docteur, commença Daudi, c'est une vilaine vilaine affaire, en vérité. Des enfants meurent partout dans la contrée. Et nous, que pouvons-nous faire ? Oui, vraiment, votre aide nous est bien nécessaire.

— Nous allons immédiatement dresser un plan de secours, dit-il, et je vous le rassurai-je.

Avec dextérité, Samson tourna la manivelle de « démarrage » dont le moteur se mit en marche avec quelque hésitation puis vrombit comme un avion.

— Qu'est-il arrivé ? criai-je, mes mains en porte-voix.

— Le tuyau d'échappement s'est détaché, hurla Samson en guise de réponse. Nous espérons le retrouver au retour !

Je hochai la tête. Nous sortîmes de Dodoma et les tournants familiers se succédèrent. Mes compagnons bavardèrent. Ils me racontèrent que les arachides prospéraient, que les noix mis blanches avaient rongé les poutres du toit du l...

et que l'une de nos aides-soignantes s'était sauvée pour se marier.

A trois heures du matin, leur exubérance cessa, tandis que la voiture pétaradante poursuivait sa route entre les arbustes. Même l'apparition dans la nuit de divers hôtes de la jungle, ne constituait pas un intérêt suffisant pour les tenir en alerte. Leur tête dodelinait. Nous grimpions les flancs d'une colline. Abrisée sous un immense baobab dont les branches se tendaient vers nous comme les membres d'un squelette, une hutte typiquement africaine émergea. On aurait dit une gravure découpée du livre de Stanley *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. Parvenu à sa hauteur, je vis une figure se détacher de l'ombre et s'approcher de nous. Je bloquai mes freins.





— Bwana, fit quelqu'un, voudriez-vous entrer et voir mes fils ? Il a le « mal du poignard ».

C'est par cette expression pittoresque que les Africains désignent les douleurs lancinantes de la pleurésie. Allumant une cigarette, je m'apprêtai à faire ma visite. Daudi, à moitié somnolent, me fit un compagnon.

— Où sommes-nous, Daudi ?

— Dans le village de Manhumbulu, Docteur.

Je reconnus ce nom, souvent cité par Stanley dans ses récits. Je m'entretenais avec les chefs, et que ceux-ci lui permirent d'entrer sur leur territoire.

Du fond de la nuit, une phrase prononcée par Daudi attirait mon attention.

— Cet homme est le chef, un homme influent.

Nous étions sur le seuil de la hutte. Notre guide me fit signe d'entrer.

— Puis-je entrer, demandai-je du dehors.

Un chœur de voix s'éleva dans l'obscurité.

— Entrez, Bwana.

Mon falot détailla le sol de boue rouge séchée, les murs et le plafond faits de la même matière. Un jeune homme souffrant d'une pleurésie enflammée était couché sur une peau de vache à moitié sèche. Ses narines frémissaient et il geignait sourdement.

respiration. Daudi le soutint et le fit asseoir. Je l'auscultai et percutai de mon doigt une partie de son dos. Je perçus ce son mat, signe caractéristique de la pneumonie. J'auscultai le côté opposé : double pneumonie. Le diagnostic ne faisait aucun doute. Puis je vis le traitement appliqué sur le haut de la poitrine où y avait un ourlet de profondes entailles rappelant les plumets dessinés sur le fanion du Prince de Galles. Chacune de ces entailles avait été frottée avec une décoction qui provoquait une enflure. Et de toute évidence, la pneumonie succédait à notre ennemie, la rougeole.

Je m'adressai au chef.

— C'est effectivement « le mal du poignard » et l'enfant est très mal. Nous allons le mettre dans la voiture et l'admettre à l'hôpital. Avec l'aide de Dieu, nous le soignerons. *

Samson et Daudi croisèrent leurs mains, improvisant une chaise de secours. Doucement, le malade fut porté dans l'autobus entouré des couvertures que nous pûmes rassembler et maintenir autour de son corps. Daudi s'installa près de lui. Soutirant de l'eau du radiateur, j'y dissolvai une pastille de morphine et l'injectai. J'attendis dix minutes sur les lieux, jusqu'à ce que l'effet agisse.

— Grand Chef, avez-vous la rougeole dans le voisinage ?

— Ah, Bwana, plusieurs sont malades et quelques-uns sont morts.

— Pouvons-nous vous expédier des médicaments de l'hôpital ?

— Oui, j'enverrai mes hommes pour les prendre et pour

cevoir vos ordres.

Mon patient sommeillait. Je démarrai le moteur e
Nous devons passer un étroit lit de rivière comb
partement des Travaux Publics. En fait, à moins d
le trajet aussi bien que la paume de votre main, v
de faire un tonneau et d'en ressortir gratifié d'une
au sommet du crâne. Je conduisais à vitesse réduite
turais prudemment. Malgré cela, il y eut un cahot.
disparut soudain et nous fûmes engloutis par l'obscuri

— Oh, gronda Samson, le fusible a sauté.

Le silence de la nuit était oppressant. Derrière
cevais la plainte du malade.

Samson avait relevé le siège-avant et fouillait da
à outils.

— Ah ! s'exclama-t-il.

— Qu'est-ce donc ?

— J'ai attrapé le cric sur les doigts.

J'entendis Daudi rire sous cape.

— Je crois que j'ai vu un scorpion dans le coffre,

— Ah, tu regrettes peut-être que je sois tombé
plutôt que sur le scorpion ...

Une fois accoutumés à l'obscurité, je devinai s
houette tâtonnant sous le garde boue. Tout-à-coup

se rallumèrent et signalèrent une hyène à quinze mètres de nous. A quatre pattes, je me retirai du champ des projecteurs et nous regagnâmes nos places.

— Ah, se réjouit Daudi, n'est-ce pas bon d'avoir de nouvelle de la lumière ?

— S'il est une chose que j'ai apprise durant mes vacances, dis-je, c'est bien la nécessité d'avoir de la lumière. La lumière vient des lampes et après tout, le livre de Dieu - la Bible - n'est-il pas appelé une lampe ? Il est écrit : « Ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière sur mon sentier ». (1)

Après un virage, nous aperçûmes dans le lointain, au milieu du paysage, un léopard et deux léopardeaux. Ils s'enfuirent à toute allure dans les fourrés. A peine furent-ils hors de portée que nous traversâmes un fond de torrent. Freinant en tournant dans le sable, les phares éclairèrent un lion à la crinière noire. Il avançait, majestueux, sur la piste.

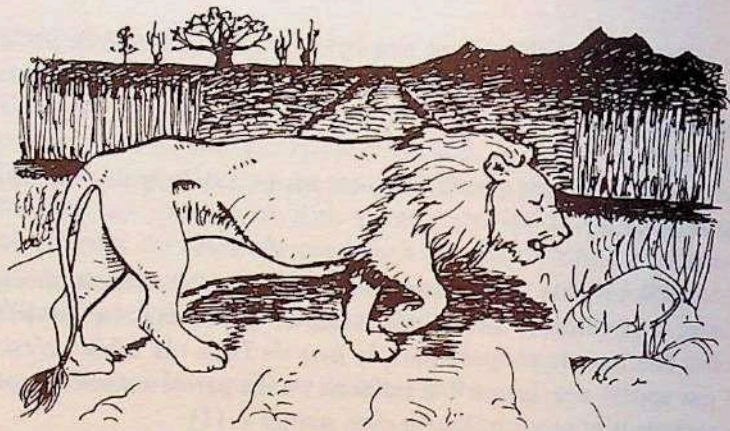
— Ah, constata Daudi, tout le monde se promène, cette nuit.

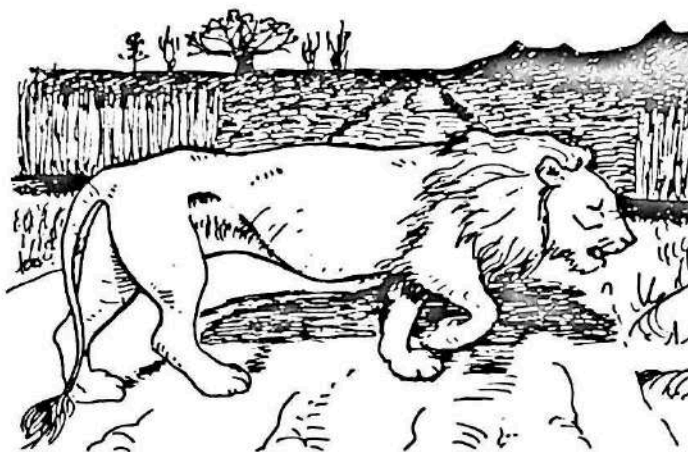
Samson alluma la lanterne du garde-boue et ôta ses souliers. Un œil sur mon volant et un œil sur lui, j'observai ses gestes. Il triturait dans ses mains un insecte d'aspect répugnant qu'il écrasa entre l'index et le pouce.

— Ah, des « *doudous* » !

Tout ce qui, au Tanganyika, rampe ou se faufile, est un *doudou*.

(1) Psaume 119 v. 105.





— Vous voyez ce que je veux dire, repris-je : sans Samson n'aurait pas capturé son *doudou* ; sans la lumière nous serions précipités sur la hyène, le léopard et le lion. Non seulement nous voyons où nous allons, nous sommes capables d'aveugler ces animaux et de leur donner la lumière. Jésus dit précisément : « Je suis la lumière du monde. N'avons-nous pas bien fait de prendre sa lumière afin de nous servir de sa Parole, comme une lampe allumée long de notre vie ? »

— C'est la vérité, Bwana, attesta Daudi.

Puis, d'une voix perçante ...

— Voyez là-bas !

En haut de la colline, on apercevait un filet de lumière qui nous touchions au but. Nous roulâmes dans un bosquet de verdure où la lumière disparut. Cachée dans la verdure du feuillage,

la piste s'infléchit subitement et s'engagea dans un village de huttes en pisé. Alignés devant l'une d'elles, des indigènes dansaient face à un feu. Les grands tambours résonnaient sur un rythme étrange et irritant. Un hymne monotone s'élevait d'un groupe d'hommes dissimulés par les ténèbres. Le bruit des tambours ponctuait leur chant. Daudi se pencha vers moi.

— Ah, souffla-t-il, c'est un mauvais endroit, si mauvais qu'on l'appelle « le lieu de la méchanceté ». Le chef, Chikoti, est l'homme le plus méchant des alentours. Remarquez sa vanité : il se dandine revêtu d'un gilet brodé d'argent, en chevauchant un âne blanc ? Il ne rêve que de vols ou de meurtres.

— N'est-ce pas dans ce village qu'habite Mubofou ?

— Oui, Docteur, il habite ici. (Daudi désigna une case délabrée à l'extrémité du village). J'ai peur qu'il n'en sorte du mal pour ce garçon.

Nous foncions parmi un enchevêtrement de broussailles.

— Ah oui, confirma Samson, c'est un mauvais lieu où vous pouvez vous perdre dans l'obscurité. D'ici, vous ne pouvez voir sur le coteau la lueur de l'hôpital.

Nous fûmes tous soulagés quand la lumière scintillante nous apparut à nouveau. Nous roulions entre des champs de millet et de maïs. Enfin, nous gravîmes la colline jusqu'à notre hôpital.

On se hâta de coucher le malade dans un lit, et ce ne fut pas l'épisode le plus pénible de son voyage ! Enfin, je me glissai sous ma moustiquaire afin de goûter quelques heures de sommeil avant de nous préparer à contre-attaquer le fléau de rougeole qui menaçait la vie des enfants du Tanganyika.

PLAN D'ATTAQUE ET DÉMONSTRATION

De la maternité de notre hôpital, je regardais par la fenêtre où la vue se déployait jusqu'à des dizaines de kilomètres au nord. Une infirmière européenne baignait un bébé nouveau-né.

Je l'appelai.

— Quelle est votre opinion sur la conduite à tenir en cas de cette épidémie ?

— Il semble n'y en avoir qu'une, répliqua-t-elle. Il faut se contenter de s'emparer d'une épingle de sûreté. C'est une question de vie ou de mort pour des centaines d'enfants. Organiser des équipes dans les villages pour combattre la maladie, et me faire savoir que je pourrai en continuant le travail de la maternité.

C'était un point de réglé. De retour dans mon bureau, je préparai mes plans. Je les terminais lorsque Daudi entra et lui ouvris la porte et il s'assit sur un tabouret. Je pris un verre de papier.

— Voici mes projets, Daudi. Tout d'abord, il faut trouver une place pour les enfants, pour beaucoup d'enfants.

— Et aussi, Docteur, de la place pour les mères, les grands-mères et la parenté. N'oubliez pas que la plupart de ces gens ont entendu d'horribles récits sur ce que subissent ici vos patients : comment, pendant qu'ils dorment, vous les ouvrez avec votre couteau et prenez des morceaux de leur chair pour fabriquer des drogues ; comment sans qu'on puisse vous voir vous les recousez. Bwana, les mères ne consentiront pas à que leurs enfants restent à l'hôpital tant qu'elles ne pourront surveiller tout ce qui leur sera fait.

Je plaidai :

— Devons-nous tolérer cela, Daudi ? Ne pouvons-nous héberger à l'extérieur ?

— Docteur, si vous faites cela, elles refuseront de venir et les enfants mourront.

— Mais Daudi, si nous les autorisons à entrer, elles gaveront leur progéniture d'une nourriture inadéquate. Quand ils auront de la fièvre, elles les sortiront du lit et les déposeront peut-être sur le plancher afin de dormir elles-mêmes dans les lits. Nous l'avons déjà vu.

— Docteur, vos yeux doivent être très vigilants pour empêcher qu'elles ne le fassent. Remarquez qu'il est préférable d'avoir quelques ennuis plutôt que de laisser mourir tant d'enfants.

— Bon, mais je prévois que cela nous vaudra pas mal de médicaments.

— Nous aurons maman Sechelela, une fameuse langue.

est très habile pour convaincre les femmes. Son cœur est très sensible et elle leur parlera avec persuasion de Dieu.

— Soit. Tout en montant notre installation, nous initierons notre « état-major » sur ce qu'est la rougeole, comment on la contracte et comment on la soigne intelligemment. Ne manquons pas de mentionner les graves complications qui peuvent succéder.

— Oui, Docteur, il faut que nous puissions l'expliquer aux villageois et leur indiquer comment agissent les microbes.

— Eh bien, Daudi, je te confie cette charge. Quant à moi, j'essaierai d'illustrer par de brèves leçons à nos collègues les méfaits de la rougeole. Ces leçons je le crois, ne seront pas de sitôt. Va, et dis qu'on se rassemble à deux heures. Résonnera le tambour.

Daudi acquiesça.

— Puis, après cette séance, nous préparerons des masques par bidons de cinq litres. Il faudra bien nous équiper pour faire face à ce que demain, dans les hameaux, nous pourrions avoir notre bataille contre l'épidémie.

— Il serait préférable de l'engager dès ce soir.

— Pourquoi ce soir, Daudi ? Pourquoi pas pendant la nuit ?

— Cela ne vaudrait rien, Docteur. De jour, tous les villageois sont absents, occupés à chasser les oiseaux sur les p

Vous ne rencontrerez qu'un nombre restreint de femmes. Elles ne vous permettront pas de voir leurs petits malades. Elles les pousseront à l'intérieur des cases et vous diront que tout va bien. Mais allez de nuit et ...

— Voyons, Daudi, je ne désire pas y aller de nuit. Je n'aime pas traverser la brousse une lanterne à la main et un bâton dans l'autre. Et puis, je déteste les hyènes et en plus je suis fatigué.

— Docteur, il le faut ! Vous verrez vraiment les conséquences de la rougeole. Si les gosses ont la pneumonie, les parents n'auront pas d'objection à ce que vous les emmeniez à cette heure-ci là. Si on les transporte dans l'obscurité, ils auront l'impression qu'ils risquent moins d'être ensorcelés.

— Parfait, Daudi, nous irons cette nuit. Prenons avec nous Mika, l'instituteur. Il est de bon conseil. Et maintenant, n'oubliez pas que l'on doit se réunir à la salle de cours au signal convenu.

*

— Bon après-midi, Bwana, me dit un petit garçon accroupi à l'ombre de la cambuse - en forme de ruche d'abeilles et au toit recouvert d'herbe - qui servait de gîte à notre tambour.

— Dis-moi, sais-tu battre du tambour ?

— Ah, s'exclama-t-il, si je sais ! Il y a longtemps, Bwana, que je voudrais battre de ce grand tambour-là !

— Eh bien ! voilà ta chance. Vas-y !



I
C
t
c
-
g
F
A
il
P
P
V
C



Il me préc
« ruche » qu
tour à tour
de poste d'én

— Bats-le d
que les infir
pital accoure

Alors, de se
il fit résonn
plus haut qu
par expérience
avait l'entend
cinq kilomè

leur du soleil était intense, et chacun somnolait per
de midi. Daudi, pour trouver plus de fraîcheur, s
sur le plancher de la véranda des consultations. Il s
ment. Samson, la démarche assurée, émergea d
et Kefa abandonna l'ombre du baobab. Ensemble
mes la salle d'école et peu après, les douze aide
appelés nous rejoignirent, prêts à recevoir mes
Cependant, le tambour roulait toujours. Je regard
comprit et sortit. Bientôt le silence se fit et Daudi
flé.

— Ah, si je ne lui avais pas dit de cesser, il l'au
battu pendant une heure !

Sur tous les visages s'épanouirent de larges
hommes s'assirent sur un banc à gauche de la p
eux, les aides-soignantes africaines. Hilda, la fem
portait son bébé sur le dos. Les plus jeunes avai

appris à tricoter, et sur des aiguilles fabriquées par elles, confectionnaient divers vêtements. L'une d'elles, plus experte, releva soigneusement une maille écoulée, au moyen d'une aiguille hypodermique inutilisable.

J'étais prêt à commencer. J'avais posé devant moi un morceau de biscuit sec et une calebasse contenant de la poudre de tabac.

— Kefa, je désire que tu goûtes de ce biscuit.

— Ah, contient-il du mauvais ?

— Non, c'est un excellent biscuit, mais je voudrais que soit toi qui le manges parce que tu éternues si bien.

Un rire parcourut la classe. La plus légère odeur de poudre de tabac déclenchait chez Kefa une série d'éternuements vifs et lents.

M'obéissant, il engouffra le biscuit et le mâcha.

— Aimes-tu ce parfum, Kefa ?

Il marmonna quelques mots incompréhensibles, sa bouche étant trop pleine. Je retirai le bouchon de la calebasse, versai un peu de la poudre sur mon ongle, et le passai sous le nez de Kefa. Un regard angoissé troubla ses pupilles, ses joues se gonflèrent, ses paupières battirent, une fois ou deux il rejeta la tête en arrière, pressa énergiquement sur sa lèvre supérieure et ... ne put éviter l'éternuement. Instinctivement, l'état-major se couvrit en deux. La chambre fut recouverte de fines particules du biscuit.

— Bwana, commença Kefa, je suis bien fâché, je

Il éternua de plus belle.

— Je ne peux me retenir - il éternua. C'est vot
Une quatrième explosion interrompit sa phrase.

— Merci Kefa, tu as fait ce que j'attendais de
à témoin l'auditoire, j'ajoutai : Vous avez vu la d

— Ah, fit Daudi avec humeur, pourquoi avez-
C'est dégoûtant de projeter de la nourriture dan

Daudi était bouleversé. Dédaigneux, Sams
son mouchoir son tablier tout propre. J'intervins.

— Mon but était de vous montrer le danger
ment. Vous êtes scandalisés - et c'est normal -
parcelles de nourriture se sont répandues sur vous .

— Ah, fit Daudi.

— Or, rappelez-vous que chaque fois que que
il répand des milliers et des milliers de microbes
de cinq mètres autour de lui et sur toute personne

— Ah, s'excusa Kefa, je ne le savais pas.

— Non, mais désormais tu ne l'oublieras plus
tousser est tout aussi dangereux si vous ne couvrez
bouche.

mes oreilles !

— Ah, Ah, pouffa Samson, qu'il est drôle avec ses joues bondies, ses yeux qui lui sortent des orbites et cette envie d'éternuer qu'il ne peut réfréner !

La bonne humeur fut ainsi rétablie, et l'on rit de bon cœur.

— Ecoutez, mes amis, ce n'est pas pour vous amuser et pour plaisanter aux dépens de Kefa que je suis ici, mais pour vous indiquer de quelle manière on propage la rougeole. Celle-ci n'est pas propagée par un microbe, mais par un virus. C'est beaucoup plus petit qu'un microbe et aucun microscope ne peut le découvrir. Un enfant, par exemple, l'a dans la gorge. Son nez coule, il éternue, il tousse et ses proches contractent bientôt son mal. C'est pourquoi il faut apprendre aux parents à mettre les personnes malades à l'écart, afin que l'infection ne s'étende pas à la famille entière comme un feu sur tout un champ de blé sec.

Je m'approchai d'une caisse déposée dans un angle de la salle. J'en retirai une bouteille de liquide jaune, un flacon de gouttes et une bouteille à vinaigre dont l'étiquette arborait une tête de mort, et en trois langues l'inscription : POISON.

— Ce sont nos médicaments de choc, dis-je. La mixture jaune calme la toux et fait baisser la température. Les gouttes sont destinées à être instillées dans l'œil ; elles en atténuent la douleur et épargnent la vue de beaucoup d'enfants. Quant à la grande bouteille, elle est spéciale. Non seulement c'est un remède pour frictionner les poitrines, mais elle contient une poudre de menthol, qui rafraîchit la peau, dont l'odeur dégage le nez et permet de mieux respirer.

— Il me faut quatre équipes, soit trois d'entre
Daudi en dirigera une. Il aura un thermomètre.

Je me tournai vers mon lieutenant, et en anglais :

— Si tu casses ce thermomètre, jeune homme
dans l'embarras. Nous n'en possédons plus que six.

— Oui, Docteur, je serai très prudent.

Reprenant l'idiome du pays, je poursuivis :

— Le chef d'équipe inscrira dans un cahier t
aurez à faire, y compris les battements du pou
respiratoire.

L'une des jeunes filles prit une mine inquiète.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tâte ton poignet avec ton pouce mais pa
conseillai-je. Que sens-tu ?

— Eh bien, je sens quelque chose qui va et vient

— Cette chose c'est ton pouls.

Je m'adressai à une deuxième fille :

— Le rythme respiratoire est le nombre d'i
l'on a en une minute. Combien de fois inspires-tu ?

— Ah, coupa Daudi, c'est la respiration d'un chien qui a couru très loin sans boire !

— Que chacun compte ses respirations, demandai-je en surveillant ma montre.

Il y eut de nombreux hochements de têtes et, à mon « stop », des résultats variés allant de quatorze à vingt.

— Voici ce que vous devrez faire, vous les responsables : si quelqu'un respire plus de trente fois par minute, marquez un croix rouge dans votre cahier à la suite de son nom. Vous devez également inscrire toute personne atteinte de rougeole, la dose des médicaments que vous lui administrez, si vous mettez des gouttes dans ses yeux et si vous frictionnez sa poitrine. Notez aussi son pouls, sa température, ses respirations, le jour et la date.

Daudi roula de gros yeux.

— Ah, c'est du travail !

— Du travail pour sauver des vies, répliquai-je. L'infirmière qui prépare les remèdes est aussi importante que le chef d'équipe. Elle portera sur sa tête une bouteille contenant cinq litres de potion. Le troisième membre de l'équipe s'occupera des yeux et des poitrines. D'abord, il nettoiera l'œil, puis y introduira les gouttes. Ensuite, il frictionnera les poitrines, et ... ?

Interrogatif, je dévisageai mes élèves.

A l'unisson, ils répliquèrent :

— Exact ! Et de plus Daudi, les responsables des malades dans un coin à part de la maison pour les autres enfants. Ils s'inquiéteront de ce qu'ils aient en suffisance, et qu'aucun des leurs ne batte du poing ou fasse quoi que ce soit qui les tienne éveillés.

— Bien, Docteur, et nous ne nous bornerons pas à leur dire des paroles de réconfort et ils verront que nous faisons pour sauver leur vie, guérir leurs yeux et leur apporter joie à leur cœur malheureux.

— Oui, un conseil encore, avant que vous ne venez. souvenez-vous qu'il ne s'agit pas uniquement de ceux qui sont malades. Nous devons de plus en plus leur donner la Bonne Nouvelle, celle qui peut les sauver d'une épidémie de la rougeole, un mal qui tue à coup sûr, non les corps mais les âmes. Saisissons donc chaque occasion de leur parler.

— Bwana, reprit Daudi, voici ce que j'ai lu dans l'Évangile. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi (dit Jésus), mais moi qui vous ai choisis et je vous ai établis afin que vous alliez et portiez du fruit ». (1) Ne sommes-nous pas pareils à Bwana ?

— Nous le sommes, Daudi. Pourtant, que peut servir un manguier qui ne porterait que des feuilles ?

— Ah, ces feuilles, vous ne pouvez les manger.

— Daudi, à quoi peut servir une palme de bananier ?

Daudi s'esclaffa.

— Les feuilles peuvent servir de parasol, et l'écorce à emballer des paquets ; mais c'est le fruit qui apporte de la joie à votre estomac ...

— Donc, rappelez-vous ceci : Dieu attend de vous que vous utilisiez toute circonstance pour secourir les malades, et aussi pour montrer par vos actes - et la façon dont vous les faites - que vous appartenez au Fils de Dieu.

PREMIÈRE OFFENSIVE

— Voilà où nous en sommes, Daudi : six thérapies, six cahiers soigneusement préparés, assez de mixture pour des centaines de cas, et suffisamment de grandes quantités d'yeux. Je te recommande en outre ces sa-

De forme réduite, c'était une variante des appareils faits de sorte que le sable mît exactement une minute. Ils permettaient à l'équipe médicale de relever à l'heure et sans montre - ou ce qu'elle eût préféré, un respirateur - les pouls et la respiration des patients.

— Daudi, as-tu une idée générale de notre plan ? J'ai prévu six équipes pour l'extérieur. Tu en prendras une en charge. J'aimerais que tu procèdes de la manière suivante : dans un village et tu l'inspecteras. Si l'ordre y règne et si les adultes et ses adjoints semblent disposés à coopérer avec nous, dans ton cahier le nom de tout enfant et de toute enfant atteinte de la rougeole. Ton rôle consistera à enregistrer le moment où le premier assistant prendra les températures, et noter les respirations à la minute. Le second donnera les doses de médicaments que tu prescriras. Tu veilleras aussi que les malades soient bien propres. Nous aurons probablement des modifications à effectuer après une certaine période. Pour l'instant, ceci est notre ligne générale de conduite.

Le dispensaire s'était complètement assombri. Par la fenêtre à travers la moustiquaire, je vis un gros nuage noir traverser le ciel. Tout-à-coup, il fut coupé par un éclair, immédiatement suivi du claquement de la foudre. Une pluie diluvienne lui succéda.

Impossible de voir le paysage. L'eau tombait à torrents baobab lourdement feuillu, et gouttait de la fine pointe de chaque longue épine. La fièvre s'empara de la maisonnée : elle déménagea les lits afin d'éviter les lacs se déversant du toit. Elle s'activa sous les trombes d'eau, disposant saladiers, baquets et n'importe quel récipient capable de recueillir ces cascades. Chaque corvée d'une minute épargnerait une course de plus d'un kilomètre au puits.

L'averse cessa aussi soudainement qu'elle était survenue.

— Ah, grogna Daudi, quand nous partirons cette nuit, Docteur, ce sera à pied pendant plus de quatre kilomètres dans la boue noire, et la même distance toujours dans la boue noire, en sens inverse.

Sa déception était amplement justifiée.

Nous nous mîmes en route au crépuscule, Daudi en tête, moi le second et fermant la marche, le vieil instituteur Mika. Nous marchions prudemment sur le bord glissant du lit d'une rivière.

— Bwana, dit le vieil homme, à l'époque des Allemands, dans la localité où se trouve aujourd'hui notre hôpital, plus de la moitié des enfants sont morts de cette maladie en un mois. Comment pouvions-nous faire ?

— Ah, enchaîna Daudi, j'étais alors un gamin et je m'en sou-

viens bien. Mon frère aîné et ma sœur sont morts toi
moi je me suis rétabli.

— Oui, tu t'es rétabli, constata Mika, parce que tu
une femme qui croyait en Dieu. Elle a refusé les pra
gènes, et maintenant tu es en vie.

— C'est vrai, répartit Daudi, je n'avais que trois
peux encore me rappeler le vacarme des tambours et
Le tumulte régnait dans tout le village. Les gens por
cris stridents, les uns pour tenir les enfants éveillés
parce que les leurs ne se réveilleraient plus. Bwana, je p
ressentir dans ma tête les battements de ces tamb
ces bidons. Écoutez, ajouta-t-il levant un doigt.

De par les plaines, nous parvenait un bruit sou
signifiait rien pour moi, mais ranimait en Daudi de
qu'il serait impossible à jamais d'effacer.

— Ah, poursuivit-il, je m'en vais venger mon frère e
je les vengerai cent fois durant cette épidémie !

— Comment le feras-tu, Daudi ?

— Bwana, je marcherai jusqu'à ce que mes pieds m
leur service et que ma langue enfle. Et avec le secou
nous sauverons beaucoup de vies.

Derrière moi, Mika intervint.

— Sois prudent, Daudi, tu es jeune. Tu as acquis
rience mais n'oublie pas qu'ici on prend plus au
paroles du docteur-sorcier que celles du Bwana.

— Alors, fit Daudi, nous devons user de toute la sagesse que nous possédons.

— Oui, reprit Mika, n'est-il pas dit dans l'Écriture : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu » ? (1)

— C'est ce que nous ne devons pas négliger, affirmai-je, car nous ne pouvons résoudre ces problèmes par nos seules forces. Nous connaissons les moyens de soigner la rougeole, nous sommes capables de déboucher des nez et d'empêcher la toux de dégénérer en pneumonie, mais il nous faut le secours de Dieu pour que nos desseins soient purs et notre contact avec les villageois fraternel et loyal.

Nous nous arrêtâmes dans la chaude nuit tropicale. Brièvement, avec précision, nous demandâmes à Dieu que nos humbles efforts ne soient compromis par aucune faute de notre part dans cette lutte destinée à enrayer le fléau qui ravageait cet immense territoire africain.

Pendant peut-être un quart d'heure, nous avançâmes, plongés dans nos réflexions. Muni d'une lampe-tempête, Daudi nous précédait. Attentif, il choisissait son chemin dans un fouillis de petits épineux. L'épaisse boue noirâtre montait à la hauteur de mes chevilles, pénétrait dans mes chaussures et s'écrasait visqueuse, entre mes orteils. Soudain plus de lumière. J'entendis un fracas puis un soupir. Je m'arrêtai et allumai ma torche électrique. En contrebas gisait Daudi, parmi les débris de la lanterne. La faible luminosité de ma lampe était comme une blessure rayant les ténèbres. Ce qu'elle me révéla fut vraiment comique. L'orage venait de creuser dans cette basse plaine un chenal de

(1) Jacques Chap. 1 v. 5.





quelque trois mètres de largeur et un de profond y était tout bonnement tombé. Il demeurait là, m avec l'air égaré d'un hibou, et se cramponnant à la la lampe complètement détruite.

Une voix s'éleva dans mon dos :

— Ah ! il est tombé !

Daudi partit d'un grand éclat de rire.

— Ah, je remuais de profondes pensées en conte étoiles et *kah*, je me suis retrouvé par terre !

Il se redressa, couvert d'une boue brune et glu émanait une odeur bizarre et guère alléchante. Non culté, nous le retirâmes de son trou et fîmes un détour.

— Eh bien, Docteur, vous avez été très fâché qu ne Kefa a cassé une lanterne. J'espère que vous ne fâché contre moi. Remarquez qu'il ne reste plus rien pe ...

— Tu es pardonné, Daudi, bien que cela signifie cinq shillings sur le compte de nos dépenses. Il est juste de considérer ceci comme un accident.

Nous redoublâmes de précautions pendant le kilomètre suivant. La lueur d'un feu de camp tremblotait devant nous. Comme nous nous en approchions, dès visages se détachèrent de la flamme. Au fond, une hutte de boue séchée déformait les ombres. Je sentis des frissons glacés parcourir mon dos. De là provenait un tintamarre assourdissant, des coups pesants frappés sur des ustensiles, et le roulement des tambours dont le but n'était que de faire du bruit. Dès que nous approchâmes de la lueur du feu, les hommes se levèrent. Mika se fit notre interprète.

— Bonsoir à vous tous.

— Bonsoir à vous, répondirent-ils.

— Le Bwana vient pour soigner les enfants malades. Il a des médicaments.

Une femme surgit devant nous en hurlant. Son cri se terminait par une note aigüe et perçante. Chacun s'immobilisa, les regards fixés sur elle, tandis qu'elle courait dans l'obscurité.

— Que lui arrive-t-il, Daudi ? m'informai-je en sourdine.

Daudi se tourna vers l'un des hommes, échangea quelques mots avec lui.

— Trois de ses enfants sont morts en deux jours.

Le chef s'était levé.

— Si le Bwana veut soigner nos enfants, nous sommes

C'était une invitation un peu froide, mais j'en ai compris la signification : une barrière tombait.

Ma torche en main, j'inspectai les lieux. Les cases de boue et aux toits plats, entourées de la cour aux alentours étaient le théâtre de bien des tragédies. Assise à l'entrée de sa maison, une grand-mère gémissait. Je me penchai vers elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Grand-mère ?

— Ah, mes petits-enfants sont morts, tous, tous ...

Près de là, je vis se mouvoir des formes vagues.

— Que font-ils, Daudi ? chuchotai-je.

— Ils n'enterrent pas les enfants, ils les portent dans la forêt et les y déposent.

L'horrible ricanement de la hyène répondit à un moment que j'allais poser. Et c'est alors que je fis en Afrique une première rencontre avec la rougeole. Dans l'atmosphère d'une case étroite, six petits gisaient pêle-mêle sur un lit d'herbe, les yeux gonflés de pus, le nez coulant. L'air respirait de telle sorte qu'on le sentait proche de la porte. A leur côté, deux autres petits et un bébé n'avaient pas contracté la maladie.

— Vite, Daudi, mettons-nous à l'œuvre !

Nous fîmes ce qui était possible, les obligeant à

potion pour la forte toux et un sédatif assez puissant qui leur permette de dormir malgré le vacarme.

— Docteur, murmura Daudi, sortons en prétendant que nous nous en allons, et surveillons leurs agissements.

Peu après notre départ simulé, nous les observâmes par une fente du mur. Déjà épuisés, deux des enfants s'étaient endormis. Une vieille femme en secouait un qui, d'un sursaut, se réveilla. Ne parvenant pas à réveiller le deuxième, je la vis jeter sur lui de l'eau froide, pour ensuite le traîner dans la brise nocturne. La colère de Daudi jaillit en un tel flot de paroles que la vieille disparut. Bientôt, les enfants furent confortablement recouchés et s'endormirent.

Mika survint, accompagné du chef. Nous lui donnâmes des directives, l'assurant que le lendemain une équipe volante viendrait s'occuper des malades. J'exigeai que cette nuit on les laissât dormir. Le chef promit que notre volonté serait respectée.

De ma visite aux différentes huttes, il résultait que sept cas étaient sur le point de faire une pneumonie. Le plus urgent serait de les amener chez nous dès l'aube. Je pris congé du chef.

— Bwana, nous acceptons avec reconnaissance votre intervention ; mais sachez qu'à Chibaya, le prochain village, ils ne veulent ni de vous, ni de vos médicaments.

Ceci dit, il fit un bout du chemin avec nous, puis en nous disant adieu, il retourna chez lui.

VISITE A CHIBAYA

Devant nous s'ouvrait une piste bien marquée vers la droite.

— Où va cette piste ?

— Elle va à Chibaya. On ne peut la parcourir qu'à qu'elle traverse plusieurs lits de rivière encaissés.

— Venez, proposai-je. Puisque nous en sommes le pays, allons jusqu'à l'endroit le plus dangereux e quoi il retourne à Chibaya.

— Bwana, interrompit Mika, si j'étais vous, je Là-bas, les hommes sont méchants. Ils ont juré qu laient pas de vos médicaments.

— Raison de plus pour essayer.

Branlant la tête, le vieil Africain ajouta :

— Cela nous causera beaucoup de difficultés.

Guidés par l'unique lanterne qui nous restait, acheminâmes vers le hameau hostile. Nous entendîm



ment près des arbustes que nous côtoyions. J'actionnai ma lampe de poche et vis une grande hyène se soustraire furtivement à ma vue. Comme je braquais sur elle le faisceau lumineux, je constatai le pauvre rendement des piles. Je promenai ma torche alentour : elle ne donnait plus qu'une faible lueur.

— Ah, me pressa Mika, rentrons pendant que nous avons de la lumière. La nuit est avancée et nous ne possédons que notre lanterne.

Comme nous venions de si loin, je n'avais pas le cœur à renoncer. Nous pouvions apercevoir les feux de Chibaya et entendre le roulement de ses tambours.

— Ah, fit Daudi, ça n'est pas une bonne danse.

Le vent nocturne nous apportait l'odeur de la bière, et d'une extrémité du village, montait le cri aigu d'une femme, presque noyé dans le vacarme assourdissant des tambours.

— Oh, reprit Daudi, c'est une mauvaise place, Docteur.

Pénétrant dans l'espace éclairé, je saluai les hommes qui dansaient, de la boue dans leurs cheveux et parés de divers ornements rouges et bleus. Le chef qui avait un long vêtement flottant, le *kanzu*, s'était aussi revêtu de la fameuse veste d'où il tirait son nom.

Il était complètement ivre et paraissait déterminé à nous

faire un mauvais coup. Plusieurs de ses guerriers épées et bâtons l'entourèrent.

— Chef, dis-je, je suis venu pour vous offrir mon trouve chez vous un enfant atteint de la rougeole.

— Nul n'est en proie à la rougeole chez mes sujets Chikoti d'une voix épaisse. De plus, nous ne désirons pas de médicaments.

— Trouves-tu un profit quelconque à sacrifier la vie de ton village ?

— Ah, nous dédaignons les médicaments des hommes. N'avons-nous pas nos propres docteurs-sorciers ?

— Qu'en pensent les femmes de ton peuple ? Épront-elles de la joie à voir mourir leurs enfants ? Doivent-elles mourir inutilement ?

— Oh, coupa violemment Chikoti, ce village est-il peuplé de femmes ?

Nos rapports s'envenimaient. En anglais, Daudi g

— Docteur, il est préférable que nous abandonnions la bière coule en abondance, il reste bien peu de place pour la sagesse. Il faut nous y prendre autrement. Cette situation n'aboutira qu'à de sérieux ennuis.

J'acquiescai puis m'adressai à Chikoti :

— Nous avons de puissants médicaments pour

pouvons arracher les dents avec une incontestable habileté.

— Oh, fit un adolescent proche du brasier, nous ne voulons pas des herbes que vous cuisez !

La plaisanterie déchaîna les rires. Je m'éloignai du feu et, à l'arrière, distinguai des ombres bizarres qui se projetaient sur le mur des habitations. Je voulus soulever mon falot, mais, avant que je puisse l'attraper, un danseur ivre le heurta. Le falot était détruit.

Le rire sarcastique et hostile des villageois reprit.

— Bwana, me pressa le vieil Africain, il vaut mieux que nous retournions à la maison dans l'obscurité, plutôt que de nous attarder en ce lieu maudit. Ils n'attendent qu'un prétexte pour nous tomber dessus.

On venait de déposer à terre un énorme pot d'argile plein de bière, et, autour du feu, les danseurs se mirent à boire bruyamment. De nouveau les tambours roulèrent et leur rythme avait une résonnance de sinistre augure. Nous partîmes dans l'obscurité, nous repérant grâce à la Croix du Sud, basse sur l'horizon. Des nuages s'amoncelaient, bientôt les étoiles disparurent et les ténèbres nous environnèrent complètement. Une lueur soudaine nous montra les embûches du sentier sur lequel nous marchions. J'avais l'impression que toutes sortes de formes étranges et dangereuses se cachaient là, en embuscade. Derrière nous, s'intensifiait un brouhaha d'orgies provenant de Chibaya.

— Eh bien, dit Mika, ne se moquent-ils pas de nous et de notre situation ? Ne se moquent-ils pas de Dieu ? Ne suivent-ils pas les voies de Satan ?

Après cinq minutes de marche sur un terrain de
rugueux, Daudi déclara :

— Nous sommes perdus, nous avons quitté le c
crois que nous errons d'un lit de rivière à l'autre. V
nous, un taillis épineux et le marécage qu'on nomm

Il ne me restait que dix allumettes dans une b
frottait à tour de rôle, mais le vent violent les éte
tôt. Tout près, une hyène ricana. Le silence qui su
cri ne me plut pas. Puis le tonnerre gronda, suivi
de mort. Soudain un appel retentit : « Bwana ! Bwana

— Qui appelle ? Qui est-ce ?

— Bwana, c'est moi, Mubofou !

— Où es-tu ?

Daudi me tendit une main.

— Prenez ma main, allons en direction de la voix.

Au bout d'un moment, nous rejoignîmes le garç
Il se tenait au milieu du sentier.

— Bwana, j'ai entendu tout ce qui s'est passé. So
case, j'ai rampé dans l'ombre. Vous savez, Bwana, q
comme moi au pays des ténèbres, la nuit et le jour s
que le soleil brille ou non, le chemin de l'hôpital, je
Remarquez que dans cette obscurité, vous pouvez re
dant un court instant ce que je ressens en perman
connaissez maintenant un peu la peur des ténèbres

cela m'est habituel. Bien souvent, on m'a conduit par la main ;
cette nuit, c'est moi qui veut vous conduire.

Je plaçai donc ma main dans la sienne, et avec celle de Daudi
sur mon épaule, celle de Mika sur l'épaule de Daudi, nous nous
mîmes en route pour les six kilomètres qui nous séparaient de
l'hôpital sur la colline.





CICATRICES

Le dernier kilomètre du trajet de retour de Chibay sous une pluie battante. Nous pataignons dans la boue, amenée par trois torrents qui descendaient des hauteurs. Le troisième, je glissai et fus éclaboussé et même étourdi par la chute. Pendant que, sur la rive, je tâchais de reprendre mon souffle, Daudi s'exclama :

— Voyez, une lumière, Docteur !

— Ce doit être l'hôpital, opina Mika. Qui aurait pu nous guider à une heure aussi tardive ?

A mon côté, Mubofou se raidit.

— Puisque maintenant vous pouvez voir, Bwana, je n'ai plus à rien que je vous guide.

— Au contraire, tu nous es très utile, vieux camarade. Ta lumière est comme celle d'une étoile minuscule.

Nous repartîmes et, progressivement, la clarté augmenta tandis que sans hésitation, Mubofou nous précédait, nous guidant soigneusement en garde contre une ornière, une branche, une pierre.

La lueur filtrait d'une fenêtre de mon logis et non de l'hôpital. Nous arrivâmes à bon port. Je trouvai la porte de la cuisine ouverte et, sur le fourneau, l'eau d'une bouilloire chantait gaiement. Mubofou frissonnait. Il s'approcha le plus près possible de la source de chaleur. L'eau s'égouttait de son pagne en lambeaux. Je fis du thé, et remplis les tasses pour mes compagnons. Daudi se servit de quatre cuillerées de sucre et j'en mis autant dans la tasse de Mubofou. La boisson chaude nous réconforta.

Je me tournai vers notre guide.



— Aimerais-tu coucher ici cette nuit, Mubofou ? Nous te donnerons une couverture et une natte. Tu pourras dormir dans la pièce où Daudi fabrique les remèdes.

Le garçon secoua énergiquement la tête.

— Non, non, Bwana ! Je dois regagner mon village. N'ai-je pas une besogne à accomplir ? Ma tâche n'est-elle pas de décider ceux qui auraient besoin d'une hospitalisation ? Et ne dois-je pas la faire de nuit ?

— Mais tu as froid et cette nuit est dangereuse pour n'importe qui. Ne serait-il pas préférable que tu passes la journée ici à te reposer ?

Le jeune Africain m'interrompt.

— Non, Bwana, je dois faire mon devoir. A part moi, qui se préoccupe de Dieu à Chibaya ? Ne les avez-vous pas vus ce soir ? Ils seront bientôt tous ivres. Et pendant que leur vigilance

est relâchée, peut-être trouverai-je ceux qui ont besoin de secours et qui pourront venir ici à la faveur de l'obscurité. Recevez-les et vous réussirez à les guérir.

— C'est possible. Cependant nous avons vu Ch... un méchant homme. Si tu fais cela clandestinement, tu seras furieux et viendra faire un grand tapage.

Daudi s'interposa.

— Non, Docteur ; je ne pense pas qu'il vienne faire du bruit, mais il sèmera le trouble.

— Oui, répliquai-je, je crains qu'il n'en sorte bien.

L'aveugle me toucha le bras.

— Bwana, redoutez-vous les difficultés, alors que de nombreux malades pourraient être guéris et que vous auriez l'occasion de parler de Dieu à ceux de mon village ?

— Non, mon ami, ni les soucis ni leurs conséquences ne m'effrayent ; mais qu'en sera-t-il de toi ?

— Eh bien, Bwana, dois-je montrer ma reconnaissance à Jésus seulement lorsque je ne risque rien ? Si je dois accomplir l'ouvrage qui m'attend, mon Maître souffrira lorsqu'ils l'ont tué ?

La cuisine devint silencieuse. Des phalènes battaient contre le verre du falot, et sur le toit de tôle ondulée, de grosses gouttes de pluie. Elles s'écoulaient du bas des branches s'étalaient au-dessus de la maison.

Mubofou reprit la parole :

— Bwana, tout à l'heure, quand j'ai touché votre bras, j'ai senti des cicatrices.

Je regardai les traces que m'avaient, en effet, laissées les vaccins.

— Oui, ces marques me rappellent que n'ai plus à redouter une infection bien pire que la rougeole : la variole.

— *Hongo*, comment pouvez-vous en être sûr ?

— Parce que des centaines et des milliers de gens ont été traités de cette manière. Or, ils ont pu se rendre en maints endroits où régnait cette maladie et en être épargnés.

Mubofou était tout oreilles.

— Ah, Bwana, quelle chose étonnante ! Dites-moi comment cela se fait.

Nous nous étions assis à côté du fourneau. J'appris à Mubofou le nom du Dr Jenner, et comment ce dernier découvrit l'efficacité de la vaccination. (1)

Intéressé, le garçon réclamait des détails.

— Mais comment cela agit-il ? Comment cela se passe-t-il ?

— Voilà. On prend un veau auquel on inocule la petite vérole,

(1) Note : Le Dr Jenner remarqua qu'une maladie des vaches (le cow-pox) était transmissible à l'homme sous la forme d'une maladie bénigne, la vaccine, qui le protégeait contre la variole, maladie très grave. (Dr S. Saltzmann)

ou variole. Quelques jours plus tard, on recueille un liquide, la lymphe. D'une aiguille, on égratigne l'on dépose de cette lymphe dans la petite plaie. On peut éprouver quelques malaises, mais tu n'as pas la variole.

— Mais, Bwana, que devient le veau ?

— Oh ! répliquai-je, on prend soin de lui, on ne souffre pas inutilement.

— Alors le veau ne risque-t-il pas de mourir ?

— Oui, cela est possible et pourtant c'est fort rare.

— Mais s'il meurt, ne serait-il pas très content de mourir de quelque chose de grave ?

Daudi se mêla à la conversation.

— Mubofou, ne saisis-tu pas que c'est justement Jésus ? Les veaux sont ignorants mais Jésus savait qu'il devait mourir pour venir dans le monde, qu'il devrait mourir pour la plus grave des maladies, - la maladie du péché qui prive de la vie éternelle.

Mubofou fit un signe.

— Je comprends, et c'est parce que je comprends que je veux retourner cette nuit dans mon village.

Son doigt courait sur mon bras.

— Bwana, je voudrais avoir, comme vous,

Alors, je ne redouterais plus la variole.

Je versai une nouvelle tasse de thé.

— Écoute bien, mon ami, je vais te conter l'histoire d'un homme de l'époque où Jésus vivait sur cette terre. Cet homme, Thomas, était l'un de ses disciples. Il disait à ceux qui avaient vu le Seigneur ressuscité, que s'il ne voyait pas les cicatrices de la marque des clous - dans les mains du Seigneur, et que s'il ne mettait pas son doigt dans la blessure faite par l'épée à un certain côté, il ne pourrait croire qu'il soit revenu à la vie.

— Ah, Bwana, Jésus est mort et on l'a enterré. N'est-il pas mort ? Il n'est donc pas vivant !

— Ceci, Mubofou, est le point essentiel, la raison qui donne à notre foi en Jésus toute sa valeur. Un nombre important de disciples obéissent au prophète Mahomet qui fut un homme, mort, qui mourut. Jésus a affirmé être le Fils de Dieu. Il a annoncé alors qu'il était ici-bas, qu'il ressusciterait de la mort trois jours après sa mise au tombeau. Et il en fut ainsi. Des centaines de personnes l'ont vu.

— Ah, dit Mubofou, quelle histoire merveilleuse ! Jésus est-il vivant ?

— Certainement. Nous adorons un Maître vivant et nous nous souvenons en mémoire d'un mort. Écoute la fin de mon récit : une nuit, les disciples et Thomas s'entretenaient, réunis dans une chambre dont les portes étaient fermées. Soudain, Jésus se trouva au milieu d'eux. Il les salua puis il s'adressa à Thomas : « Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main et mets-la dans mon côté... » En une seconde, les doutes de Th-

s'évanouirent et il s'écria : « Mon Seigneur et mon D

En face de moi, le garçon gardait le silence. Pu
passer lentement sa main sur son visage, sur ses ye
par la maladie et les pratiques indigènes.

Daudi le toucha gentiment.

— Mubofou, il n'y a point de honte à porter les t
blessure. Il se peut que les tiennes montrent le vra
ceux qui sont les plus atteints, et notamment à c
cette minute agonisent.

Mubofou tâta son bâton posé près de lui et le ramas

— Eh bien ! Bwana, je dois rejoindre mon vill
quelle besogne m'y attend !

— Avant que tu ne partes dis-je, parlons ensem
Maître toujours vivant. Exposons-lui notre travail e
cultés.

Un peu plus tard, je suivais des yeux le jeune aveug
d'assurance, s'éloignait dans l'obscurité. A peine eut-
ques pas que les ténèbres de la nuit l'engloutirent. Su
la porte, nous attendions, attentifs. Soudain, un éclair
contrée : devant nous, au centre de la piste, Mubofou
s'en retournait vers l'une des plus sinistres localités
plaine du Tanganyika.

L'ÉQUIPE DE CHIBAYA

Daudi et moi prolongeâmes notre attente, désireux de jeter un dernier regard sur Mubofou, alors qu'il s'éloignait à travers les champs de millet et les buissons d'épines ; mais il s'était évanoui dans les ténèbres.

— Docteur, dit Daudi, pour diverses raisons, il est bon que la soirée soit humide. En effet, peu d'animaux sortent par un temps pareil et le voyage de Mubofou sera plus sûr. Et puis, il n'y aura pas de serpents : ils représenteraient pour lui le plus gros des dangers, car il ne peut les voir ; or souvent, la nuit, ils rampent juste au milieu du sentier ... Ne fait-il pas plus agréable à l'intérieur ?

J'écoutai le murmure de l'eau coulant dans notre réservoir.

— A part Mubofou, connais-tu à Chibaya quelqu'un qui soit en mesure de nous aider, même si cette aide est minime ?

Mon assistant réfléchit un moment.

— Oui, Docteur, je connais un homme. Il nous aiderait, je crois. Il s'appelle Ndogowe (1). C'est lui qui prend soin de l'âne blanc de Chikoti. Il a subi un accident terrible et il a été sauvé grâce aux soins de Bibi Dobson, l'infirmière que nous avons avant votre arrivée. C'est une histoire fameuse, Docteur. Je vous

(1) L'âne.

la raconterai une fois que nous irons en voyage ensemble.

— Bien. Pour l'instant, je voudrais dormir, car j'ai beaucoup de travail en perspective.

Après m'avoir souhaité une bonne nuit, Daudi m'a conduit à l'hôpital, en pataugeant dans la boue épaisse.

Je me couchai rapidement. La pluie avait cessé. Et le vent soufflait par rafales et les volets (faits de bidon sène découpés) grinçaient à chaque bourrasque. En sommeil, leurs grincements se confondaient avec la voix de cette mère au cœur brisé, entendue à Chibaya au début de sa visite. Je crus n'avoir dormi que quelques minutes et fus réveillé par une voix qui, à travers la moustiquure de la fenêtre, appelait :

— Bwana, *hodi*, Bwana.

— Qui est là ?

— Bwana (on devinait un ton d'urgence), c'est moi, je suis là avec plusieurs malades.

Je consultai ma montre. Cinq heures du matin. Je pris ma torche vers la fenêtre, je vis Mubofou, un petit enfant à califourchon sur son dos. L'enfant paraissait si malade qu'une seconde je me demandai s'il était encore en vie. Je distinguai vaguement trois ou quatre autres patients appuyés contre le mur blanchi à la chaux. J'enfilai un vêtement et mes bottes à moustiques et sortis.

— Viens, allons immédiatement à l'hôpital.

Toute trace de l'orage des heures précédentes avait disparu. Du champ de blé, s'éleva le rire sarcastique de la hyène. Personne n'en fut ému. J'emmenai tout le monde dans mon cabinet de consultation, appelant au passage la garde de nuit africaine. Je pris l'enfant qui se trouvait sur les épaules de Mubofou. Bien qu'il ne fût vêtu que d'un pagne et que la nuit fût fraîche, sa peau était brûlante. Je l'étendis sur le divan mais il se mit à tousser. Ses efforts l'épuisaient. Des spasmes abaissaient et relevaient sa poitrine avant qu'il ne puisse reprendre son souffle et je comptai qu'il respirait trois fois plus vite que Mubofou debout à ses côtés. Il était l'un de ceux, parmi des centaines, qui contracteraient une pneumonie si l'épidémie actuelle n'était pas enrayée.

— Qui est-ce, Mubofou ?

— Son nom est Mazengo. C'est le petit-fils de Chikoti. Il est venu en secret avec moi un dimanche, pour écouter la Parole de Dieu.

Je soupirai. Allumant une lampe à alcool, je chauffai une éprouvette et préparai une injection pour le petit garçon.

Mubofou s'approcha tout près de moi.

— Bwana, que faites-vous ?

Je le lui expliquai :

— Dans cet instrument à l'aiguille effilée, j'ai mis un médicament qui apporte apaisement et sommeil. Ton ami n'est-il pas très fatigué après son pénible trajet ?

— Certainement, et moi aussi je suis fatigué. Ne l'ai-je pas

porté sur mon dos sans arrêt ?

Épuisé, il se laissa tomber sur un siège. Je fis un signe à Mazengo et, aussitôt après, un infirmier le porta dans sa chambre. Perisi, la vieilleuse, vint à moi.

— Docteur, deux femmes sont arrivées avec leurs enfants. Deux d'entre eux ont la rougeole et deux autres sont très mal. Et puis, chacune de ces femmes me dit que leurs enfants sont morts, et qu'elles viennent vers moi pour être secourues. Les drogues du médecin-sorcier ne donnent aucune amélioration, disent-elles.

— Bien. Faites des lits dans la petite chambre et le magasin au pétrole, au savon et aux couvertures. C'est une chose que nos provisions soient restreintes ! Donnez-moi la potion et installez-les aussi confortablement que possible.

Perisi acquiesça.

— Mubofou, tu as marché toute la nuit, tu as eu beaucoup de travail, maintenant tu dois te reposer.

Le garçon hocha la tête.

— Bwana, je dois quitter l'hôpital avant l'aube. Je ne veux pas que ceux du village sachent qui est celui qui a fait cette tâche. S'ils l'apprenaient, ils me créeraient des ennuis et je ne serais plus utile à personne.

Voyant qu'il était vain d'essayer de le retenir, j'ouvris la porte de la réserve, découpai un gros morceau de sucre et le mis dans la main de l'aveugle.

— Rentre à la maison, dors pendant qu'il fait

route mange ce sucre.

Il le prit, et j'ajoutai :

— Mubofou, je veux non seulement t'apporter une nourriture pour ton corps, mais aussi un message du livre de Dieu auquel tu pourras réfléchir aujourd'hui et pendant les jours à venir. Car ces prochains jours, nous combattons pour la santé des corps et des âmes. Il y eut jadis un homme appelé Josué. Dieu le mit à part pour son service. En donnant ses ordres, Dieu lui dit ceci - et ces paroles, Mubofou, Dieu te les dit à toi aussi - : « Je serai avec toi ... Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point. Sois ferme et prends courage ». (1)

— Ah, Bwana, ce sont des paroles profondes. Vous savez, depuis que vous m'avez expliqué qu'il est un Sauveur vivant, je suis dans une grande joie, et maintenant vous me dites qu'il sera avec moi ! C'est pourquoi, Bwana, je veux faire tout mon possible pour le servir.

— Rappelle-toi cependant, que si tu veux mener à bien ton entreprise, tu as besoin de sommeil.

— C'est vrai, mais ce que je fais doit l'être en secret. Si le chef découvrait notre stratégie, il interdirait immédiatement à ses sujets de venir ici.

Au milieu de la matinée, Daudi vint me voir.

— Docteur, j'ai trouvé Ndogowe, l'homme qui fut mordu par l'âne. Il assure que nous n'avons rien à craindre du village

(1) Josué Chap. 1 v. 5 et 6.

pendant au moins deux jours, parce que le chef a de bière et aussi de l'hydromel.

L'hydromel est une liqueur violente faite de m
Chikoti était bien hors d'état de nuire pendant ce
habitué qu'il fût à cette drogue.

— Tu as promis de me parler de ce Ndogowe.

L'infirmier sourit.

— Ah, Docteur, quelle affaire ! Avez-vous ent
de l'âne que monte Chikoti, un âne blanc ?

Je fis un signe d'assentiment.

— Vous savez, c'est un quatrupède très respec
horriblement gâté et très lunatique. Le chef ne le no
porridge, comme un enfant ! Un jour Ndogowe lui a
sa nourriture sur un plat mais le bourricot était c
humeur. Il mordit Ndogowe et lui emporta le b

Daudi enfonça son pouce dans son poing pour m
tement quelle partie avait été sectionnée.

— Et alors, Daudi ?

— Docteur, c'est incroyable ! Ndogowe saisit s
plutôt le bout sectionné, sauta sur la bicyclette du c
à toute allure jusqu'au dispensaire. Ah, Docteur, que
Cela me fait encore frissonner. Bibi Dobson, elle,
son sang-froid. Elle baigna le nez de Ndogowe, fit
aiguille et quelques crins de cheval et recousit le ne

fit un pansement à l'aide de compresses et de sparadrap.

— *Hongo*, Daudi, et ensuite ?
A-t-il bien guéri ?

— Oui Docteur, ce fut étonnant ! Il guérit sans la moindre complication. Pourtant son nez n'était pas exactement à la même place qu'avant le coup de dents de l'âne.

— En somme, fut-il content ?

— Bien sûr ! Et comment ! Il en parlait partout et nous apportait des papayes et des patates douces. A Noël, il nous offrit une jeune chèvre que nous avons tuée et cuite, et Bibi déclara qu'elle n'avait jamais mangé un cabri aussi délicieux !

Je ris.

— Dis-moi, que pouvons-nous espérer de cet homme ?

— Eh bien, Docteur, nous pouvons espérer qu'il nous renseigne sur ce qui se passe à Chibaya. Lui-même ne pourra rien faire, mais il sera pour nous des yeux et des oreilles en un lieu où nous ne possédons guère d'appuis.

— Daudi, quelle équipe que celle de Chibaya, pour lutter contre cette épidémie ! Un garçon aveugle et un homme dont le nez fut emporté par un âne ! ...



COMPTE-RENDUS

Par une chaleur intense, j'étais assis devant qu
de papier. De la fenêtre, je distinguais la plaine et, c
un magnifique ruban d'eau bleue. On se sentait irr
attiré par ce tableau de fraîcheur. Hélas, je savais
dessinait un lac, il n'y avait qu'un terrain sec, incu
l'érosion. C'était un mirage.

— Que vois-tu là-bas ? demandai-je à Daudi qui en

Mon ami africain rit.

— Je vois de l'eau que l'on ne peut pas boire !

Fatigué, il s'assit sur une chaise en face de moi.

— C'est comme ces personnes difficiles que j
traiter dans notre lutte contre la rougeole.

Il prit l'un des rapports. Avec un faible sourire,

— Vous voyez, Docteur, j'ai choisi tous les pos
J'ai envoyé Kefa aux endroits les plus faciles. Hilo
gnait. Kefa est d'un caractère doux, mais Hilda, l
petite, a une de ces langues ! Elle peut, elle peut les

dit-on en anglais ?

— Remettre en place ?

— Oui. Elle peut remettre en place ceux qui sont têtus et ne veulent pas obéir. Ah, certes, elle peut les remettre en place !

Je ris. Au bas de son rapport, Kefa avait écrit : « Cent sept enfants soignés dans trois villages. Trois familles difficiles prises en charge par Hilda pendant que j'allais à la case suivante relever les températures ».

Je lus ces lignes à Daudi. Hilare, il conclut :

— J'aurais voulu voir Hilda !

— Je comprends. Toutefois, tu n'es pas emprunté non plus pour remettre les gens en place !

— Ah ! moi, je le fais très gentiment, vraiment très gentiment. Tenez, le chef de Makangwa me refusait l'autorisation de distribuer des médicaments aux enfants de son district. Comme il me réclamait des pilules contre ses maux de tête, je lui ai expliqué que les causes en étaient variées, et que par exemple les piqûres des moustiques responsables de la malaria peuvent donner des migraines. Je lui ai parlé du chef mort d'une mauvaise malaria. Cela ne l'a pas rassuré.

Amusé, je me renversai sur ma chaise.

— Et je suppose, que tu lui as parlé des méningites et des insulations ?

— Oui, Docteur, je l'ai fait, et des maladies des yeux et de

celles, très graves, qui vous rendent aveugle. Je
chaque maladie à laquelle je songeais, et, lorsqu'i
samment ébranlé, je l'ai avisé qu'il n'aurait pas de
que les enfants atteints de rougeole ne seraient p
a accepté, et je lui ai promis qu'à cette condition
pilules. Eh bien, Bwana, on a compté soixante-
malades dans ce seul village, et déjà plus de qua
Quel bouleversement là-bas ! (Il bâilla). Dès le
nous étions à l'œuvre, leur apprenant à balayer l
- les ordures, les blattes ... *ugh !*

Il plissa comiquement son nez.

— Mais, enfin, j'ai réussi à mettre les enfants au
introduire des gouttes dans leurs yeux en indiqu
fallait faire. Les bras me font mal. J'ai compté les
respirations et surveillé que les poitrines soient
Ensuite j'ai fait mine de partir mais je suis reven
pour m'assurer qu'ils ne se livraient pas aux m
docteur-sorcier. (Daudi me présenta un bloc-note
nouveaux sont arrivés. Ils ont probablement la pne
ah, Docteur ...

Il s'étira et bâilla de plus belle.

— Es-tu fatigué, Daudi ?

— Non, Docteur, je ne bâille pas quand je suis
bâille quand j'ai faim.

— Hé ! fit une voix; et nous vîmes apparaître l
nouie de Samson.

— Docteur, je suis affamé ! Remarquez que Daudi m'a donné ce qu'il considérait être la localité la plus difficile.

— Ah, rétorqua Daudi, pas du tout, je l'ai gardée pour moi !

— Eh bien, reprit Samson, si ma tâche semblait facile, la tienne a dû être ingrate. Docteur, le chef ne voulait pas m'accueillir et me refusait l'entrée de son village. Rien d'étonnant, car c'est un ami de Chikoti. Il défendit qu'on nous suivît, prétextant que ceux qui nous suivraient mourraient. Je commençais à désespérer, mais sans m'énerver, les yeux ouverts, je priai Dieu, le suppliant de m'aider. C'est alors qu'un vieil homme sortit d'une case. Parent du chef, il se trouvait chez lui en visite. Il s'avança vers moi, me salua et dit en s'adressant au chef : « Ils ont, là-bas, à leur hôpital, des remèdes qui agissent, et leur Bwana, bien qu'il soit un blanc, peut obtenir des résultats que n'obtient pas le docteur-sorcier avec ses potions. Te souviens-tu que j'étais aveugle ? N'ai-je pas payé des vaches et des chèvres au sorcier ? Pas de changement. Eh, ajouta-t-il, dégoûté, j'ai essayé des drogues, des philtres ..., toujours la nuit. Puis le Bwana m'a opéré avec son petit canif, et je vois ».

— Qui était-ce, Samson ?

— Eh bien, c'est amusant ! C'est le vieil homme qui refusa de « payer son merci » sous prétexte qu'il n'allait pas mieux après que vous l'ayez opéré de sa cataracte. Il s'emporta contre vous, criant que votre hôpital ne valait rien, et que le sorcier avait de meilleurs médicaments.

— Ah oui, enchaîna Daudi, il employa des expressions que le Bwana ne put comprendre. Mais nous les avons comprises et je me rappelle en avoir eu chaud dans le dos !

— Te souviens-tu reprit Samson, qu'au lieu de le même ton, le Bwana lui répondit qu'il prierait D complètement ses yeux. Puis, le Bwana nous ense du roi Salomon : « Une réponse douce calme la

— Oui, je me souviens, et j'ai pensé que le Bwa

— Eh bien ! non, affirma Samson, car ce vieil ho qu'en bien de notre travail. A cause de cette rép soigner trente enfants dans ce hameau. Le chef m'a et, quand un homme refusait le traitement, le che d'une punition. Ainsi, on mit des gouttes dans les y qui battaient du tambour pour empêcher les peti furent réduits au silence, et Docteur, j'ai fait un qui permet de les laisser tranquille !

— Et quelle est cette découverte, Samson ?

L'Africain grimaça un sourire.

— Nombreux sont ceux qui veulent des médicam maux de tête et les douleurs articulaires. Je leu pilules de bromure avec les cachets d'aspirine. Vo qu'ils ont pris le bromure, ils sont assommés et parfaitement bien pendant plusieurs heures.

Daudi partit d'un grand éclat de rire.

— C'est un vieux truc, Docteur !

— Oui, renchérit Samson, et c'est un bon truc.

Je pris mes papiers : l'équipe volante avait, en un seul jour, donné des soins à cinq cents enfants. Elle avait détecté douze cas de pneumonie et deux cas de complications des yeux. Tout ce petit monde se trouvait déjà sous surveillance à l'hôpital. Chacun guérirait. Ce n'était qu'une affaire de temps. De mon crayon, j'écrivis diverses notes. Lorsque je me levai de table, Kefa apparut à la porte.

— Docteur, il est déjà quatre heures, et je n'ai pas encore mangé. Quelle journée !

La seule mention du mot « manger » fit bâiller Daudi. Kefa poursuivit :

— J'ai vu de nombreux enfants qui seraient morts ou devenus aveugles à vie, mais ils allaient mieux presque aussitôt après notre intervention.

— En fait, Kefa, nous les avons peut-être soulagés, mais nous avons devant nous une semaine de dur labeur.



— Certes, approuva Daudi. Nous ne devons pas nous reposer sur ce qui a été accompli, car les docteurs-sorciers redoubleront d'activité.

Danyeli entra. Il paraissait accablé.

— Ah, Docteur, j'ai perdu tout mon temps. J'ai été à l'est, dans cette contrée où Chikoti

a beaucoup d'influence. Ce furent des heures et des jours de palabres, mais je n'ai pu administrer une seule goutte de médicament, ni œil, ni une seule dose de potion. On nous a abreuvé de paroles et lancé des propos qui pourraient bien annoncer la mort pour l'hôpital.

Je donnai des instructions concernant les traitements pour le lendemain ; puis je fis ma visite, afin de voir qui devait être renvoyé à la maison pour faire place aux nombreux autres de bébés atteints de pneumonie. Chez les infirmières, j'entendis une voix perçante - celle d'Hilda.

— Ah, s'indignait-elle, connaissez-vous cette vilaine femme qui gratte de ses ongles la poitrine des enfants ?

Un chœur de grondements indiqua de toute évidence que les infirmières connaissaient cette vilaine femme dire des choses responsables, à ma connaissance, d'environ sept morts.

— Eh bien ! continua Hilda, elle m'a injuriée. Elle a donné à Kefa de s'en aller - il n'est qu'un homme qui se bat fort en arguments - et je l'ai regardée en face. Oh, elle a été regardée en face et je lui ai dit : « Ne viens-tu pas au secours quand tu as mal ? Ne bois-tu pas nos potions ? Ne te soignes-tu pas avec notre liniment ? Ne prends-tu pas un taxi pour demander à emporter chez toi quelques pilules ? Et malgré cela, quand nous venons avec nos médicaments pour sauver la vie des enfants, tu t'y opposes ! » Ah oui, c'est ainsi que j'ai parlé et toutes les femmes se sont moquées de moi.

Une matrone âgée, qui se trouvait être la grand-mère, prit à son tour.

— Il est préférable que tu fasses rire les gens plutôt qu'autre chose. Si tu es trop énergique, ils prétendent que ce sont les paroles d'une jeune fille ; si tu es en colère, ils ne t'écoutent pas. Certainement, tu as bien fait !

Je me dirigeai vers la salle. Des enfants s'y trouvaient, les uns dans des petits lits, les autres sur le sol, tous profondément endormis, exténués après les jours où on les avait tenus éveillés de force. Nombre de verres de potion reposaient sur la table et sous chacun d'eux un bout de papier indiquait le nom du patient auquel il était destiné. L'infirmière africaine de service murmura à mon oreille :

— Je leur donnerai leur traitement quand ils s'éveilleront, Bwana. N'avez-vous pas enseigné que le sommeil est très important dans la pneumonie, et que, s'ils ne dorment pas, ils mourront ?

J'aperçus trois petits groupes qui grimpaient la colline. Quels que fussent les cas, c'était toujours la même histoire : rougeole, puis toux et pneumonie. Après une injection, on conduisit les malades dans la salle. L'infirmière m'indiqua trois petits lits :

— C'est Mubofou qui les a amenés, Bwana. Ah, comme il se donne du mal ! Il va et vient comme une ombre.

Je quittais l'hôpital quand survint Daudi.

— Ah, Docteur, actuellement, nous abattons une besogne qui mettra les langues en route d'un bout à l'autre du pays.

— Ce qui me réjouit, c'est de constater que la tâche accomplie auparavant - et qui semblait être un échec - rend possible ce que

nous faisons aujourd'hui.

— Docteur, le Livre de Dieu ne dit-il pas : « Je
à la surface des eaux, et avec le temps, tu le retrouv

(1) Ecclésiaste Chap. 11 v. 1.

UN ESPION

Notre hôpital était complètement encombré. Des enfants en convalescence de la rougeole remplissaient le local où nous conservions nos denrées. Sur la porte, cette inscription : *wachiba hadodo* (1). Ils n'étaient pas dans des lits, mais étendus sur le sol avec un matelas de feuilles de palmier et une couverture. Vingt de leurs camarades, tous gravement malades, couchaient, sur des lits et des couchettes improvisés, dans ce qui était d'ordinaire notre véranda. Celle-ci avait été fermée par de longues bandes de toile grossière provenant d'une vieille tente, à laquelle les fourmis blanches du lieu prenaient goût. Pour économiser la place, on avait rapproché les lits, leurs occupants couchés alternativement vers le nord et le sud. En observant la rangée, on voyait une tête puis des orteils, encore une tête puis des orteils, et ainsi de suite. Un étroit passage aménagé entre les couchettes, permettait à l'infirmière de circuler quand elle venait instiller des gouttes dans les yeux et donner le sirop pour la toux. Ce sirop était très apprécié par la foule des parents parmi lesquels prédominaient les grand-mamans.

Nous avions dix-huit enfants dans les pièces prévues pour neuf personnes, et quatre d'entre eux avaient une forte pneumonie. Nous avons dû recourir à un moyen inusité jusqu'ici : mettre

(1) Ceux qui vont un peu mieux.

deux enfants ensemble, tête-bêche. Calés dans le lit, ils se faisaient face par-dessus les édredons. Les enfants dans le réduit à provision avaient de mauvaises nuits. Dans la pièce où nous nous réunissions pour la nuit, le recueillement, une couverture usagée tendue contre le mur protégeait de la vive lumière quatorze enfants soignés pour éviter les cécités des yeux ou des autres complications de la rougeole.

Parcourant la liste de nos pensionnaires, je constatai que beaucoup venaient de localités distantes de plusieurs centaines de kilomètres. Une forte majorité était issue d'un groupe de hameaux qui avaient des églises et des écoles de la C.M.S. Il y avait un jeune homme qui venait du lointain district de Manhumbulu. Ses parents nous avaient ramené le fils du chef, terrassé par la pneumonie. Il n'avait ressenti aucun effet fâcheux de son trajet nocturne et était auparavant et il était maintenant sain et sauf. Ceci était un fait quasi-miraculeux aux habitants de son village, et un grand nombre d'individus étaient accourus avant que la maladie ne se développât. C'était une réussite en médecine. Fait surprenant, nous avions quinze cas en provenance de Mubofou, baya, dus sans exception, aux efforts de notre gentil confrère aveugle, Mubofou. Son activité avait été favorisée par la brasserie de bière qui obligea les sujets de Chikoti à faire un arrêt appréciable. A la faveur de l'obscurité, Mubofou transporta beaucoup de petits sur son dos sur une route de six kilomètres, et escorta les femmes les plus courageuses elles-mêmes avec leurs enfants. Aux mères alarmées, il leur donna en cachette des gouttes pour les yeux et la potion contre la fièvre. Il racontait comment et pourquoi, à l'hôpital, les médecins préserveraient la santé. Il les pressait de laisser dormir les enfants fiévreux, de leur donner fréquemment des boissons chaudes bouillies sucrées, ce qui était contraire à leurs habitudes. Mubofou était un collaborateur de valeur.

Je vis Daudi s'avancer vers la porte. Il avait l'air exténué.

— Entre, Daudi, et assieds-toi. As-tu une journée pénible ?

— Docteur, l'épidémie n'a pas partout la même violence, mais par endroits, elle est bien pire qu'ailleurs. Ah ... (il s'affala sur une chaise) qu'il fait bon se reposer !

— Le jeune Mubofou ne s'est guère reposé. C'est stupéfiant de voir ce que ce garçon accomplit.

Daudi acquiesça.

— C'est de lui, que je viens vous entretenir. Je suis inquiet. J'ai l'impression que le village de Chibaya s'apprête à riposter. Les choses se sont trop bien passées pour nous jusqu'ici. Quand Mubofou viendra cette nuit, conduisant ceux qu'il aura repérés pendant la journée, je propose que nous le gardions ici. J'ai reçu un avertissement de Ndogowe, l'homme à l'âne. Chikoti sait qui nous amène les enfants et il projette une vengeance. Il ne frappera pas immédiatement, mais il a des plans hostiles à l'égard de notre ami. J'en ai peur !

Il était environ minuit quand j'entendis un « *Hodi* » chuchoté à ma fenêtre. Je reconnus la voix de Mubofou et me hâtai de sortir.

— Deux malades cette fois, Bwana. Cette fillette vient de contracter la rougeole, elle a donc pu marcher ; le garçon, Bwana, j'ai dû m'en charger. Quand il respire, je l'entends râler. N'avez-vous pas dit que c'est l'annonce de la pneumonie ?

— Ma foi, tu deviens toi-même un vrai médecin !

Il rit, et ce rire contenait une joie sans mélange.

— De toute ma vie, je n'ai jamais été aussi heureux.

J'examinai le garçon qu'il portait sur son dos, les yeux et les gnâmes l'hôpital. Durant ces quinze jours, nous avons fait un trajet chaque nuit. Plus de la moitié des enfants qui nous ont arrivés à la suite de ces expéditions secrètes seraient aveugles s'ils avaient été privés de nous. Mubofou me précédait d'une démarche sûre. C'était une démarche extraordinaire ! Quel était ce sens qui le renseignait sur la droite ou la gauche, le moindre tournant du chemin ? Il tenait la droite.

Ayant remis les deux nouveaux venus en de bon ordre, j'emmenai Mubofou à ma cuisine et lui préparai du thé et une grosse tranche de gâteau glacé.

— Oh, c'est une nourriture délicieuse. C'est celle que prennent les anges !

Combien l'adolescent avait grandi au cours de ces quinze mois ! En riant, je le pris par l'épaule.

— Mubofou, te souviens-tu de ce jour où nous sommes allés à la cathédrale de Dodoma et où tu m'a posé des questions sur le Ciel ?

Il fit signe que oui.

— Ah, Bwana, vous savez, je pense souvent au Ciel.

— Moi aussi, Mubofou, j'y pense souvent. Bien d'...

éprouvent un grand désarroi quand elles doivent aller au Ciel. Elles ont supplié le Christ de les sauver des souffrances et de la punition qu'entraîne le péché, mais elles ont oublié de remercier le Sauveur, ainsi qu'il le leur a ordonné dans les pages de son livre, la Bible.

— Ah, ces personnes-là ne sont pas reconnaissantes, Bwana. Elles ne méritent pas d'avoir un Sauveur.

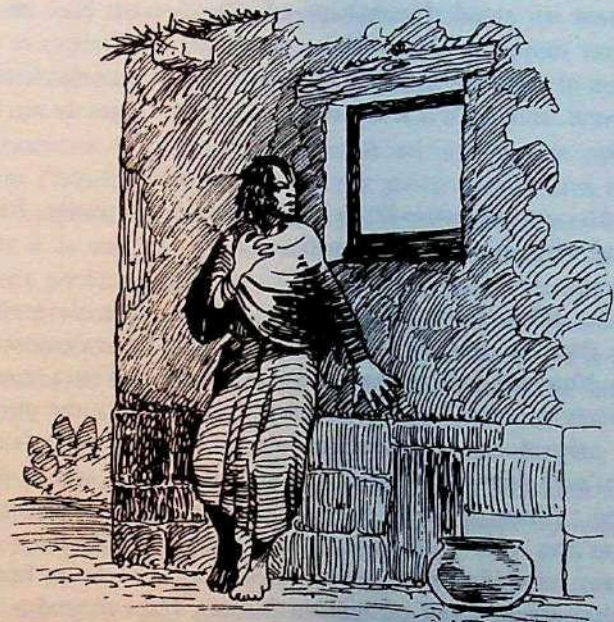
— En effet, mais songe à ceux qui, en signe de gratitude envers Dieu, se mettent à l'œuvre et obéissent à ses commandements. Voici les paroles que Dieu leur adresse : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père. Prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité. ». Mais Seigneur, répondront-ils, quand t'avons-nous vu avoir faim ou soif, être étranger, nu ou malade ? Alors, Jésus répondra : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites ». (1)

— Bwana, conclut le garçon, maintenant vous savez pourquoi je dois retourner chez moi : c'est afin de *lui* plaire.

Ceci dit, Mubofou posa sa main sur mon bras et leva un doigt :

— Quelqu'un bouge sans bruit dehors. C'est le déplacement d'un homme qui ne désire pas être découvert.

(1) Matthieu Chap. 25 v. 34 à 40.





Je tendis l'oreille mais ne pus absolument rien

— Le revoici, murmura Mubofou, je l'entends.
le réservoir. Il a écouté sous la fenêtre. A présent

Je chiffonnai un vieux journal resté sur la table
feu. Quand il fut enflammé, j'ouvris toute grande
lançai dans l'obscurité. Je distinguai une vague silhouette
paraissant dans l'ombre d'un épineux, non loin de
Ma torche s'éteignit et nous fûmes replongés dans

A part quelques criquets, la nuit semblait paisible
Mubofou à mes côtés.

— Bwana, ce sont ceux qui n'éprouvent aucun plaisir pour ce qui se fait à l'hôpital. (Son intonation était sérieuse). Bwana, vous devez être très prudent et agir en sorte qu'on ne vous fasse pas de mal. Ces hommes ont peut-être de mauvaises intentions à votre égard. Ils veulent essayer de vous nuire.

Je n'avais aucune crainte pour moi, mais pour lui. Je savais très bien ce que pouvaient faire les docteurs-sorciers. Cependant, je ne fis point part à Mubofou de mes réflexions. Lui coupant une nouvelle tranche de gâteau, je lui souhaitai une bonne nuit et le vis s'enfoncer dans les ténèbres.

ATTAQUE ENNEMI

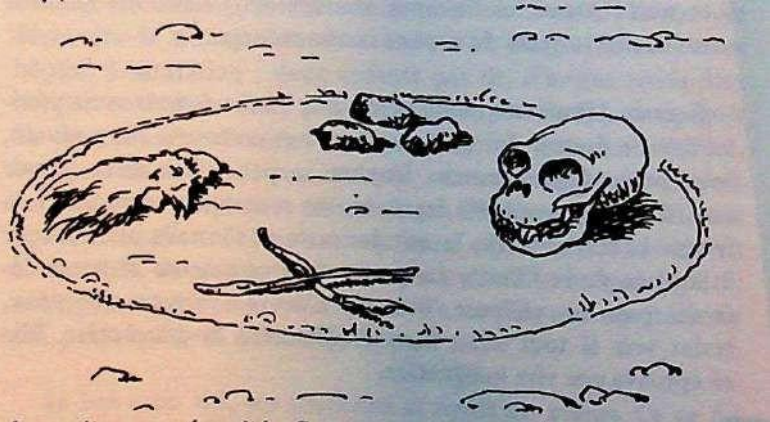
Rentré, je m'assis pour rédiger mon rapport d'heure, je n'avais tracé que trois ou quatre lignes ne venaient tout simplement pas. Du village de la nuit, taient les roulements des tambours : « drum, drum » se répétaient comme le battement des artères douloureuse. Je pris une feuille de mon sous-notebook et commençai à écrire mais je la froissai et la jetai à la corbeille. Puis, je recommençai, mais sans plus de succès. Je ne pouvais dépeindre la situation et de donner une image de l'hôpital à saturation : deux enfants par lit, d'autres dans chaque coin disponible, plusieurs sur le plancher, les parents de parents qui refusaient de faire ce qu'on leur demandait, les mots ne voulaient pas venir, et mes essais n'avaient produit qu'un ensemble de phrases maladroites. C'était misérable, je ne pouvais chasser ces tam-tams de mon esprit tant qu'ils ne s'arrêtaient et battaient de plus belle. Je posai ma plume et me dis : « Voyons, quel prétexte stupide. Va te préparer du thé, puis remets-toi à l'ouvrage ! »

Je bus mon thé, me réinstallai et repris ma plume, mais ça n'était pas meilleur. Je n'étais ni d'humeur à écrire, ni à dormir. Au loin, les roulements continuaient. Je me mis à la conversation d'un groupe invisible, au-delà du mur. Le roulement des tambours augmentait ou diminuait.

force du vent de la nuit. Seul remède à une telle tension : l'action. Aussi j'allumai ma torche et je me préparai à rejoindre l'hôpital. Il était une heure du matin. M'armant d'un bâton au cas où d'aventure, des serpents ramperaient sur le sentier, je franchis les deux cents mètres qui me séparaient du dispensaire. Je fermis le portail derrière moi lorsque me parvint un bruit de casse, puis une explosion de voix en colère. Soudain, la salle fut violemment éclairée, puis de partout, s'élevèrent des cris d'angoisse. Je franchis rapidement le seuil. Devant moi, un des matelas de palme brûlait sur le sol comme une torche géante et dégageait des nuages de fumée brunâtre. Empoignant l'extrémité de la paille que le feu ne léchait pas encore, je la tirai avec force à travers la chambre qu'elle illuminait. Nombre de petits visages noirs pointaient des regards terrorisés par-dessus les édredons. Je n'hésitai pas à la jeter dehors. De toute façon, elle était inutilisable, et neuves ces nattes ne coûtent que quelques sous. Quand les flammes diminuèrent j'élevai ma lanterne et recherchai la cause de tout ce remue-ménage.

Il avait débuté au moment où une vieille femme avait pénétré dans le dortoir des enfants. Quand et comment elle y réussit, nous ne le sûmes jamais. Voyant sa petite-fille alitée (avec une fièvre dépassant 40 degrés et une mauvaise pneumonie), la femme la sortit du lit, la mit par terre et s'installa pour dormir à la place de la fillette. La petite était comateuse et ne se défendit pas. La veilleuse, occupée ailleurs à soigner des yeux, revint voir si tout allait bien et découvrit la grand-mère. Elle en éprouva une vive indignation.

Elle essaya de faire sortir l'aïeule du lit. En état de légitime défense, la grand-mère attrapa la boîte de pétrole qui servait de coffre au chevet du lit. La lampe renversée se brisa, répandant son contenu sur le matelas qui s'enflamma. Gentiment mais



fermement, je chassai la vieille femme et lui indiquai qu'elle ne pouvait dormir, lui prêtant une paillasse et un oreiller. Puis, je fis le tour du corridor. Certains enfants étaient réveillés mais d'autres dormaient malgré les événements. Le calme se rétablit. Dans un angle, somnolait Maz, le garçon amené dans un état grave par Mubofou. Je ne voulais pas courir le risque de lui faire une injection intraveineuse. Je me suis aperçu que le seul moyen de lui sauver la vie

Puis, je jugeai plus sage de demeurer dans les corridors pour être prêt à parer à toute éventualité. Aussi, fermant doucement la porte, je me suis rendu dans mon bureau. Maintenant, je n'éprouvais plus de difficulté à écrire. Les mots affluaient et des pages entières se remplissaient dans la volumineuse enveloppe jaune portant cette adresse : « Les ennemis du Docteur de la Jungle ». Je fermai la porte et bâillai. Le réveil-matin indiquait trois heures.



devenait une nécessité. Comme je m'emparais de la vieilleuse de nuit entra brusquement. Elle tremblait

— Bwana, trois hommes ont fait irruption dans

Ils ont saisi Mazengo et ont disparu. Je n'ai pas pu m'interposer.

Avec ma lanterne, je fis une complète inspection des moindres recoins des bâtiments. Je découvris uniquement une ouverture béante dans la clôture. En un crescendo ininterrompu, les roulements de tambours montaient de la plaine. Comme si Chibaya célébrait une victoire.

Le lendemain fut anormalement tranquille, de cette tranquillité qui semble annoncer un orage.

Pour la première fois en quinze jours, à l'heure qui précède l'aurore, je n'avais point entendu le « *Hodi* » de Mubofou. Chose tout aussi frappante, je n'avais, en regardant ce matin la plaine, observé aucune de ces petites processions se dirigeant vers nous. Et pourtant, elles avaient été tellement constantes durant cette quinzaine écoulée ...

Aussi, nous ne connûmes pas l'agitation coutumière. Daudi s'avança vers moi.

— Docteur, ça devait arriver. Venez, et rendez-vous compte vous-même.

A l'extérieur du portail principal, dans la poussière du chemin, on avait dessiné un cercle. A l'intérieur de ce cercle, la tête d'un coq, deux bâtons croisés, le fruit desséché d'un baobab et le crâne d'un singe.

J'examinai le tout avec stupéfaction.

— Que signifie cela ?

— Cela signifie, Bwana, que le docteur-sorcier de la localité

de Mubofou a jeté un sort sur l'hôpital. Et ce sort jeté en vain. Nos pensionnaires sont terrorisés. Plusieurs se sont déjà sauvés, et beaucoup d'enfants ont été pris sur les bras de leurs parents. Voyez cette large brèche à la clôture. Nous avons une journée morne et pénible parce que les cœurs sont remplis de crainte. Et, Docteur, c'est bien plus les sorts que la maladie.

Nous passâmes beaucoup plus de temps à essayer de rassurer les familles qu'elles n'avaient rien à redouter de nous. On me regardait comme si j'étais un petit enfant incapable de comprendre le danger, quand même il le verrait. Les personnes seulement, au lieu de la centaine habituellement, demander des médicaments. On me rapporta qu'une partie entière se passait le mot d'ordre suivant : « Allez vite chercher et vous mourrez ! ». La situation était critique.

Je rassemblai mon état-major. Les infirmiers et les aides propres s'accroupirent sur leurs talons, tandis que les soignantes aux bonnets blancs s'asseyaient sur un banc et se doublèrent d'attention.

— Écoutez-moi bien ! Trois hommes, jadis, vivants et libres, de réputation dans un pays dont le roi ne suivait pas les vœux. Plein d'orgueil, il avait fait ériger une statue d'or qui représentait que chacun dans le royaume, à l'appel d'instruments, devait prosterner au pied de la statue. Les trois captifs s'étant refusés, ils décidèrent de ne point s'incliner devant cette effigie. Le roi, que celui-ci ait décrété que quiconque refuserait de se prosterner, jeté dans une fournaise ardente. Vint le grand jour, le feu fut allumé, les instruments retentirent et tous se prosternèrent, exceptés les trois jeunes gens. Le roi entra dans une grande colère. Il se fit amener les coupables. « Inclinez-vous devant moi ! »

la statue », leur ordonna-t-il. « Non » fut la réponse. « Seul notre Dieu est le vrai Dieu ». « Si vous n'adorez pas la statue, je vous ferai jeter dans ce feu », les menaça le roi. « O roi, nous ne pouvons adorer cette statue et nous voudrions que tu apprennes clairement que le Dieu que nous servons est capable de nous délivrer, et il nous délivrera. Et, même s'il ne le fait pas, sache bien, ô roi, que nous n'adorerons pas cette effigie ». Alors le roi furieux, exigea que l'on alimentât sept fois plus le feu, qu'on liât ces hommes et qu'on les lançât dans la fournaise. Tout le peuple vit comment on les y précipitait et il s'écria : « Ainsi meurent ceux qui refusent d'obéir au roi ». Or bientôt, ils virent, au milieu de la fournaise, non pas trois, mais quatre hommes. Le roi regarda aussi et dit : « Voyez, le quatrième ressemble à un fils des dieux ! » Alors, il les appela d'une voix forte, et les trois jeunes gens sortirent du brasier. Ils ne portaient pas de trace de brûlure sur eux, alors que ceux qui les avaient poussés dans le feu étaient brûlés (1). Aujourd'hui, continuai-je, à notre tour, nous sommes mis à l'épreuve. Croyons-nous en Dieu et le servons-nous comme ces trois hommes ? Croyons-nous que notre Dieu, celui que nous servons, est capable de nous délivrer et qu'il *veut* nous délivrer ?

Daudi fit oui de la tête :

— Je le crois, Bwana.

— Moi aussi, dit la vieille Shelelela, je le crois de tout mon cœur.

— Lorsque vous combattez, repris-je, il faut être armé. Vous rappelez-vous que Jésus fut tenté par le diable et qu'il le repoussa

(1) Daniel Chap. 3.

avec la Parole de Dieu ? Ecoutez, il est un verset qui fait notre pendant cette bataille. Il se trouve dans d'Esaië :

*« Ne crains rien, car je suis avec toi ;
Ne promène pas des regards inquiets,
Car je suis ton Dieu ;
Je te fortifie, je viens à ton secours,
Je te soutiens de ma droite triomphante ».* (1)

Voulons-nous aller de l'avant et prendre l'offensive, amis ?

Il y eut des hochements de tête affirmatifs. Je me penchai vers le seuil et là, face à moi, se trouvaient le cercle et les sortilèges du docteur-sorcier. De mon pied, je jetai de la poussière, les piétinai et effaçai le cercle. Mes aides me surveillaient, saisis d'effroi. Je suppose qu'ils s'attendaient à me voir tomber foudroyé. Tandis qu'ils restaient là, je chantai l'hymne « Combats le bon combat de la foi, - Christ est ton droit ». Pleins d'élan, ils se joignirent à moi.

— Venez, dis-je, allons défendre notre maison, et nous à l'attaque. J'ai plusieurs propositions à vous faire. Au signal du tambour, réunissez-vous dans la véranda.

(1) Esaïe Chap. 41 v. 10.

CONTRE-ATTAQUE

J'appelai Daudi auprès de moi.

— Envoie quelqu'un à la recherche de Ndogowe, l'homme à l'âne, et vois si tu peux découvrir ce qu'il est advenu de Mubofou. Il n'est pas normal qu'il ne soit pas revenu.

Daudi acquiesça et partit en hâte. Je pris le chemin de l'internat des filles. Il s'y trouvait pas mal de cas de rougeole, dont plusieurs en voie de guérison. Pourtant, il fallait s'attendre à une recrudescence au retour de vacances de quelque trente élèves. Je fis convoquer celles qui étaient présentes.

— J'ai besoin de vous. Nous livrons actuellement un combat à l'hôpital et je désire y entreprendre diverses transformations. L'hôpital est trop petit pour tous ceux qui viennent se faire soigner, et je souhaite avoir un local spécial réservé aux maladies infectieuses telles que la rougeole, la variole et la coqueluche. Nous possédons déjà du ciment pour le plancher et Sulimani, l'Indien, a promis de nous apporter de l'herbe séchée en quantité pour recouvrir le toit. J'ai donc le toit et le plancher, mais il me faut le matériau qui doit s'intercaler entre les deux !

Les jeunes Africaines rient.

— Bwana, nous allons vous confectionner des briques.

— Voyons ! Des briques sécheraient-elles en ce...
D'ailleurs, cela prend trop de temps pour les fabriquer.
n'avons pas la possibilité de les cuire. Ce qu'il me faut, ce sont
des pierres, et non des briques. Chacune de vous veut apporter
porter, du lit de la rivière, une pierre par jour, afin que nous
puissions construire une salle où soigner les petits malades.

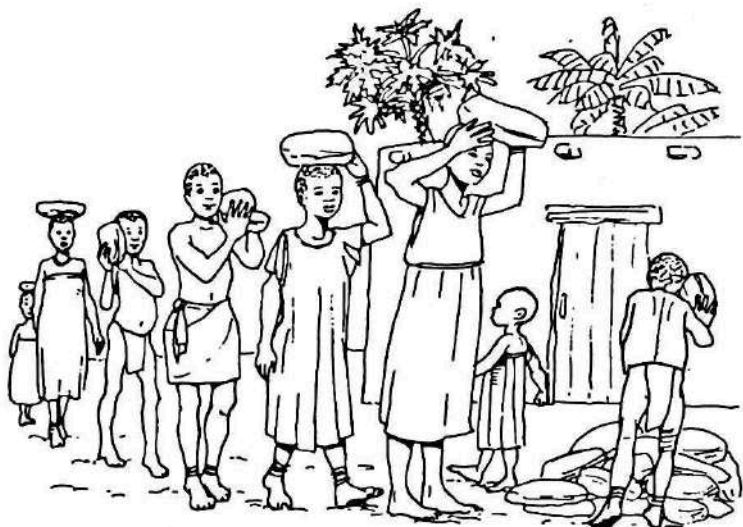
Il y eut de toutes parts des signes affirmatifs.

— Oui, nous voulons vous aider et nous apporterons
d'une pierre par jour.

A peine une heure plus tard, une procession d'enfants
à une longue file mouvante, remontait de la rivière. Ils portaient
de frêles gamins qui portaient une pierre sur l'épaule, selon la
coutume des hommes du Tanganyika. Les fillettes portaient la pierre
en équilibre sur leur tête, à la mode des femmes, mais avec
beaucoup plus grosses. En un délai incroyablement court, un
amoncellement de pierres fut érigé sur le terrain. Je leur
adressa un message à notre ami Sulimani ; dès le lendemain, il
il nous expédierait l'herbe nécessaire. Nous nous sommes réunis
l'après-midi autour des plans et, avant le coucher du soleil, les
premières pierres étaient posées sur un solide fondement de
rochers. Bientôt, je vis des groupes s'approcher de nos
de nos bâtiments. Presque tous ceux qui s'étaient enrôlés
revinrent le soir. La nouvelle que j'avais piétiné et vaincu les
sortilèges sans que rien ne survînt, s'était répandue à
à la vitesse du vent. En plus, nous avons commencé la construc-
truction pour recevoir davantage de monde.

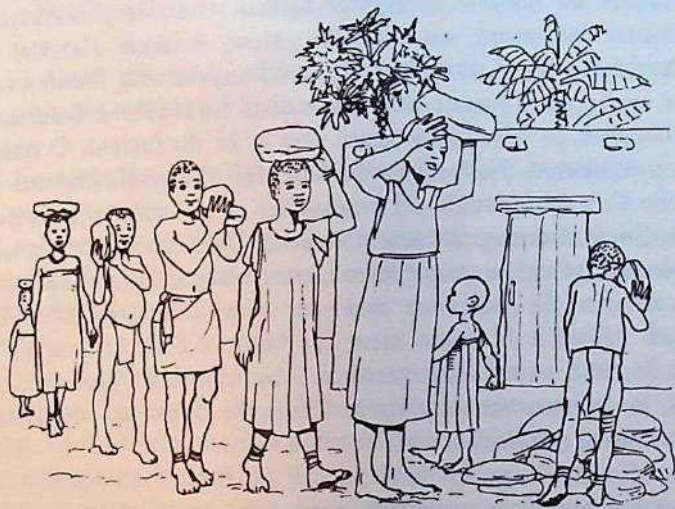
A la nuit tombante, sortie de l'ombre, une femme
se dirigea vers moi.

— Bwana, me dit-elle, je viens de Chibaya. Alors qu'elle



cet après-midi d'une visite à une parente, j'ai surpris des hommes de notre village en train de battre Mubofou avec des bâtons. Ils l'ont battu, Bwana, jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol, et là ils l'ont frappé sur la tête et sur le corps. Bwana, je crois qu'il est mort parce que j'ai vu qu'ils l'ont jeté en bas du talus, là où vit la hyène, avec sa nombreuse famille.

Flanqué de Daudi et de Samson, je m'élançai, une torche à la main, vers la vieille auto. Nous rassemblâmes une équipe de recherche parmi les gens de l'hôpital. Ils s'embarquèrent, serrés les uns contre les autres, dans la vieille « Sukuma ». Comme s'il avait compris l'urgence de la situation, le vieux tacot démarra du premier coup, et je conduisis fébrilement sur la piste cahoteuse en direction du hameau de Chikoti. Mon esprit ne pouvait se détacher de la vision de trois hyènes à l'affût, redoutant





d'attaquer un homme debout et vaillant, mais tr
de sauter lâchement sur un frêle garçon évanou
voiture à l'endroit d'où, peu de nuits auparavant
nous avait guidés jusque chez nous dans les ténèb
ma lanterne, je dévalais la pente vers le lit du tor
m'y précédèrent. Nulle trace de Mubofou. Soudai
gauche d'un épais fouillis de broussailles et de cact
un appel de Samson. Je m'y précipitai. Deux de r
se penchaient sur le corps de mon ami aveugle. Il
connaissance. Je passai ma main sur sa poitrine
battait. Même à la vague lueur du falot, il était
avait le crâne et un bras fracturés. Avec d'infinie
nous le transportâmes jusqu'à l'auto, le dispos
mieux sur un matelas.

Aussi doucement que possible, je roulai sur la p



— Daudi, voilà l'œuvre d'un démon.

— C'est bien vrai, répondit Daudi, car le démon s'installe en ceux qui ont tourné le dos à Dieu.

Nous continuâmes de rouler sans un mot. Puis, Daudi ajouta :

— Croyez-moi, Docteur, ils n'arrêteront pas la lutte. Ils imagineront les pires manœuvres. Nous devons surveiller tous leurs agissements.

Il était près de minuit quand nous étendîmes Mubofou sur la table d'opération. Sans l'ombre d'un doute, sa vie était en péril. Après l'excitation et la tension de la journée, je me sentais complètement à bout de forces. Je m'agenouillai à côté de la table d'opération et priai pour que force et sagesse me soient données. Je rappelai au Tout-Puissant la promesse de la Bible :

*« Mais ceux qui se confient en l'Éternel
renouvellent leur force.*

Ils prennent leur vol comme les aigles ;

Ils courent et ne se lassent pas

Ils marchent et ne se fatiguent pas ». (1)

Puis, j'intercédai pour la vie de l'enfant aveugle qui avait connu le martyre plus qu'aucune autre personne de ma connaissance. En me relevant, je regardai vers la fenêtre. Contre la vitre se plaquait un visage que je ne pus reconnaître. J'ouvris la porte précipitamment et je bondis dehors pour apercevoir une forme sombre qui courait et qui disparut par le portail béant que les brancardiers venaient de franchir peu de temps auparavant. A

(1) Esaïe Chap. 40 v. 31.

coup sûr, les espions de Chikoti rôdaient dans les sentis de l'électricité dans l'air. Cette nuit-là, la chambre des hommes fut verrouillée et Samson solide gourdin, se coucha en travers du seuil.

Dès l'aube, le lendemain, la cohorte enthousiaste rapporta des pierres pour la construction. Une vingtaine de soldats revinrent demander des médicaments. Peu à peu, les bidons recommencèrent à se remplir, puis au crépuscule arriva, son camion chargé de bottes d'herbe mesurant deux mètres de longueur. Elles formeraient le futur pavillon.

Chacun dans l'hôpital se détendit. J'entendis fuir et des curieux vinrent examiner les tas de cailloux. Le charpentier infirme s'ingéniait à préparer poutres. Dans son atelier, les maçons africains façonnaient et d'autres ouvriers bâtissaient. Mon ami Mubofou reposait dans son lit. Vers une heure et demie, Samson me dit :

— Docteur, nous avons commis une grave erreur. Si nous laissons l'herbe sur le sol, les fourmis blanches ne vont pas à s'en régaler. Ne serait-ce pas une bonne affaire de la présence des gens, nous faisons porter à chacun une botte pour la placer sur le toit du service des hommes ? Ça retiendrait de la fraîcheur et contribuerait à améliorer le confort de Mubofou.

Cela me parut une sage solution et bientôt, une botte de l'herbe - il devait y en avoir deux mètres cube - fut soigneusement empilée sur la toiture en queue de poisson. Je chargai Samson de surveiller l'ouvrage, afin qu'il

le plus silencieusement possible. Bien des malades ne se doutèrent pas que le toit de tôle ondulée abritant leur tête était maintenant couvert d'un tapis d'herbe. Je vis la première étoile scintiller au ciel. Me doutant de l'imminence d'une nouvelle offensive, j'en fis part à Daudi venu me parler.

— Ah, c'est fort possible, car Chikoti est un homme plein d'astuce et j'ai l'impression qu'il va multiplier les intrigues. Peut-être même va-t-il essayer de faire enlever Mubofou. Ne serait-il pas prudent d'avoir un veilleur à l'hôpital durant ces prochaines semaines ?

— Vraiment Daudi, cette idée est excellente ! Nous allons relancer Maswenga. Il sait mugir comme un taureau et rugir comme un lion. Il réussirait à effrayer n'importe qui avec le bruit qu'il fait. En plus, il rampe en tapinois comme un léopard et court à la vitesse d'un daim.

— Bien, Bwana. Je vais le prévenir.

Daudi pointa du doigt vers la lune naissante. Nous distinguions les murs du futur pavillon d'isolement. J'observai le tout et j'eus la bizarre impression que la lune allait nous jouer des tours.

— Daudi, les murs du bâtiment sont beaucoup plus hauts qu'ils ne l'étaient au coucher du soleil !

— C'est à cause de la négligence de nos porteurs d'eau. Ils ont charrié l'herbe et l'ont cachée dans un coin de la cour. En passant par là, Samson s'en est aperçu. Il y en avait un gros tas. Comme il n'était pas facile de l'entasser sur le toit à cause de l'obscurité, nous l'avons ramassée et disposée sur le mur de maçonnerie.

— Vous avez bien fait. Il ne peut pas lui arriver
malheur là.

Daudi acquiesça. Ce qui suivit nous montra que
nous étions peu préparés aux incidents qui se déroulèrent
la nuit.

Une voix me héla dans l'obscurité :

— Bwana, venez vite au dortoir des hommes !

— J'arrive immédiatement.

Je cours.

— De quoi s'agit-il ? haletai-je en passant la porte.

— Bwana ... c'est Mubofou ... Il est devenu si
malade d'un coup !

ARMES SECRÈTES

Etendu sur son lit, le jeune garçon avait une expression singulièrement fixe. C'était comme s'il essayait de discerner quelque chose de ses yeux privés de vie. Sans arrêt, il marmonnait ces syllabes : « Ma-zen-go, Ma-zen-go, Ma-zen-gò ». Près de moi, Daudi respirait fortement.

— Daudi, qui donc est Mazengo ?

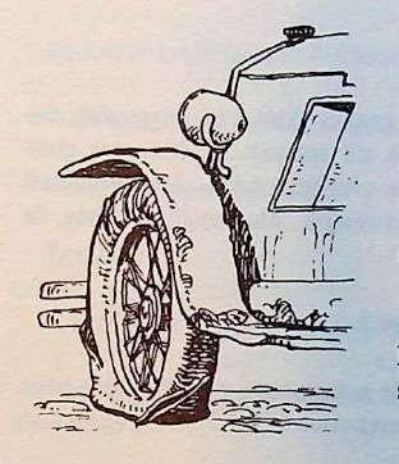
— C'est le petit gars atteint de pneumonie que Mubofou nous a amené récemment. Vous souvenez-vous de lui ?

— Ah ! oui, c'est lui qu'ils ont kidnappé la nuit dernière, répliquai-je en posant ma main sur le bras de Mubofou. Qu'y a-t-il, mon garçon ?

Il eut un éclair de lucidité.

— Bwana, dit-il en s'agrippant à moi, ils ont certainement kidnappé Mazengo de l'hôpital. Il doit être dans la case du chef, là où l'on entasse le grain ... Bwana, secourez-le !

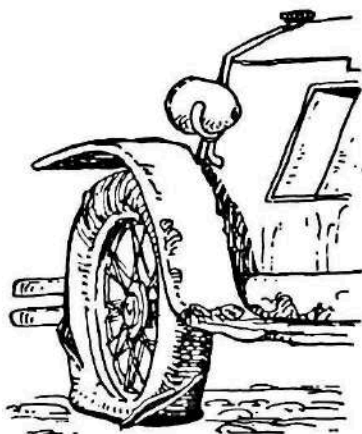
Puis sans transition, il se remit à délirer, répétant inlassablement : « Mazengo, Mazengo, Mazengo ». Brusquement, il s'assit et cria. Ce fut un cri de terreur qui me fit frissonner.



— Paix, paix, mon ami, tout va bien.

— Bwana, supplia-t-il, allez vers Mazengo, allez. Voulez-vous, Bwana ?

— Mais oui, mon ami, je vais y aller. Et toi



Je murmurais
Daudi qui revint
avec un verre
puissant.

— Mubofou, m
ceci.

— Vraiment,
Mazengo ? Irez
suite ?

— Oui, mais c

breuvage comme un brave.

Il but jusqu'à la dernière goutte, puis retomba
son lit.

— Docteur, s'interposa Daudi, vous n'allez pas
maintenant là d'où vient tout le mal. N'en faites
c'est trop dangereux.

— Je n'ai pas le choix, Daudi. On n'a pas le
l'hôpital et c'est une question de vie ou de mort.
Je peux au moins essayer.

— Alors, prenez votre fusil avec vous.

— Prendre une arme est une forme de provocation. J'irai tel que je suis et sans arme, excepté celles-ci ; et je lui désignai deux flacons, l'un contenant une poudre grise, l'autre plus grand, fermé d'un bouchon de verre.

Je me proposai de prendre « Sukuma » pour gagner l'endroit indiqué, mais je trouvai le tacot en piteux état, l'un des pneus profondément tailladé par un couteau tranchant. Les espions de Chikoti avaient bien fait leur travail ! Il ne me restait plus que la bicyclette. Ainsi, muni d'une torche électrique pour éclairer ma route, je pédalais de mon mieux sur le chemin inégal. Tout au long du trajet, j'eus l'impression d'être épié, et quand une bande d'oiseaux endormis quitta bruyamment un grand kikiyu, je sus que ce n'était pas le produit de mon imagination. Je pédalai plus fort que jamais, puis m'arrêtai brusquement, tirant vers moi la bicyclette sous un baobab qui bordait la piste.

Une minute plus tard, deux Africains ayant un pagne pour seul vêtement et portant chacun une lance, passèrent devant moi en courant à toutes jambes. La piste était très étroite. Je restai perplexe. Puis je repris mon vélo et dans l'obscurité, m'élançai à leur poursuite. C'était une randonnée bien risquée. Bientôt pourtant, le village de Chikoti fut en vue et j'identifiai, se profilant à la lueur des feux de camp, les deux hommes qui devaient me suivre. Pédalant encore plus fort, je braquai ma torche sur leurs dos qui brillaient.

— Eh bien, dis-je, il y a beaucoup de monde qui voyage sur la piste cette nuit.

Penauds, ils grimacèrent un sourire.

— Oui, Bwana.

— Il est certain que vous deviez annoncer ma venue auprès de votre chef Chikoti et dites-lui que le B... personne et qu'il désire avoir une palabre avec lui.

Je poussai ma bicyclette auprès du feu au centre et m'assis sur un tabouret à trois pieds que m'avaient données les femmes. C'était l'une de celles qui étaient venues demander des médicaments au dispensaire. Le silence sur tout le village, ponctué seulement par les couloirs du bétail dans l'enclos des vaches. La plainte d'un coq se fit entendre, une chouette vola au ras du feu et les villageois.

— C'est une chouette, dirent-ils. N'est-ce pas un présage défavorable ?

Tranquillement, je débouchai le plus grand de mes deux âcre de l'éther se répandit aux alentours. Ils se sentirent.

— Hé, s'exclamèrent-ils, qu'est-ce que cela ?

A cet instant précis, Chikoti fit son entrée. Il était plus affable.

— Soyez le bienvenu, Docteur. Pourquoi venez-vous au village à bicyclette à une heure aussi indue ?

— O chef, je préfère rouler à bicyclette en ce moment où la magie est à l'œuvre et où les hommes courent vers l'obscurité.

Le chef parut perdre sa contenance. A nouveau nous survola.

— Dites-moi, poursuivis-je, la chouette n'est-elle pas bien affairée cette nuit ? Est-ce qu'elle sentirait de la sorcellerie dans l'air ? Je suis venu ici pour rechercher quelqu'un que l'on a enlevé de l'hôpital. J'imagine que vous devez être dans une grande colère, car il s'agit de votre petit-fils, Mazengo ! S'il ne revient pas immédiatement chez nous, il mourra. Son mal est d'une extrême gravité et son état nécessite la prise de médicaments très spéciaux.

D'un mouvement, Chikoti approuva.

— Bwana, ce serait vraiment très mal de l'avoir enlevé de l'hôpital.

— C'est pourtant ce qui a été fait, et c'est la raison pour laquelle je suis dans votre village.

Inclinant la bouteille d'éther, j'en versai un peu dans la paume de ma main, retirai des braises un bâton incandescent et, l'aspergeant d'éther, je l'enflammai. Il y eut une clarté fulgurante. Les assistants se rejetèrent en arrière.

— Eh bien, expliquai-je, il n'y a là nulle magie. C'est de la science et c'est un médicament que nous utilisons dans nos services. Votre docteur-sorcier en a-t-il un pareil ?

Je me rassis sur le trépied et attendis l'effet de ma sortie.

— Bwana, fit Chikoti d'un ton mal assuré, Mazengo n'est pas dans mon village.

— Il n'est pas dans votre village ? Où est-il alors ?

— Je ne sais pas, cela vous concerne, reprit Chil dure.

— Il a été enlevé par vos hommes.

L'Africain haussa les épaules.

— Les avez-vous vus, Bwana ? Les avez-vous reco

Il cracha, puis s'éloigna.

— Attendez, ordonnai-je d'une voix coupante, j que vous avez battu et essayé de tuer un garçon avec

— Hé ! gronda le chef, si les parents sont méé que leurs enfants sont kidnappés, qu'ai-je à dire zengo, mon petit-fils, je le répète, j'ignore tout.

Je me levai d'un bond.

— Chef, vous mentez, il est dans ce village. est, et vous allez me guider jusqu'à l'endroit où

Le chef se leva en titubant (il n'était pas pe signe à un groupe d'hommes assis directement Ceux-ci se levèrent aussitôt.

Les uns tenaient des lances, d'autres des gourds jusqu'à ce que le feu fût entre moi et la garde de koti.

— Ah, fis-je d'un ton sévère, par votre attitude vo la preuve que vous mentez.



Tout en parlant, je retirai de ma poche le flacon grise et répandit son contenu dans ma main droite. Je fit un geste et ses gardes s'avancèrent vers moi.

— Regardez, hurlai-je, pointant le milieu du front gauche.

Ils s'arrêtèrent, l'espace d'une seconde, fixant. Je jetai alors une pleine poignée de la poudre dans le brasier, tandis que j'abritai mes yeux dans ma main. Un jet soudain de lumière blanche lorsque le magicien Chikoti et ses hommes crièrent de stupeur. J'ôtai la main qui les avait protégés de la lueur intense et les saillants tomber l'un sur l'autre, éblouis et aveuglés par le bras Chikoti ahuri et pendant une minute les deux seules personnes qu'on pût voir dans le harem.

— Conduis-moi vers lui, commandai-je.

Sans un mot, il se dirigea vers sa propre demeure. La lumière d'une lampe à pétrole, je vis Mazengo sous une couverture. Penché sur son poulx, mes doigts que le chef, à son insu, avait dit la vérité. Je me relevai.

— Chikoti, Mazengo, en effet, n'est pas dans ce harem. Il est parti pour son plus long et dernier voyage.

LE FEU

Reprenant ma bicyclette sous les branches du baobab, j'allumai ma torche et m'en retournai vers nos maisons de la colline, le cœur bien lourd. Un oiseau, surpris par l'éclat de ma lampe, vola droit sur moi. Faisant un écart pour l'éviter, quelque chose de blanc près d'un épineux en bordure du sentier attira mon attention. Je sautai à terre et m'approchai. C'était le pyjama que portait Mazengo à l'hôpital. A l'évidence, les ravisseurs de l'enfant lui avaient, dans leur rage, arraché son vêtement pour l'enfourer dans les buissons. Après avoir poussé mon vélo sur un bout de chemin spécialement dangereux, je me remis en selle. Je progressais sur une longue bande plate et unie entre deux lits de rivières. Bientôt, du village que j'avais quitté un tambour se mit à battre, d'un simple battement dont le rythme m'était absolument inconnu. On aurait dit qu'il transportait dans la nuit un sinistre message. Lequel ? Je l'ignorais mais j'avais aussi rapidement que possible en pensant qu'ils préméditaient peut-être de faire subir le même sort à Mubofou. Il était possible que leurs plans soient déjà prêts. Pauvre garçon ! Il en avait déjà eu pour son compte ! Je me remémorais les diverses phases de l'opération compliquée qu'avait nécessité la réduction de cette fracture du crâne.

Sur la hauteur, nos bâtiments s'offraient à ma vue. Une lampe-tempête se mouvait d'une fenêtre à l'autre, et je su



que l'aide-soignante accomplissait sa tâche. A l'éloigné de la palissade, je vis bouger une deuxième silhouette. Le veilleur de nuit était bien éveillé et prêt à tout.

Il me restait plus d'un kilomètre à parcourir rapidement, près de l'emplacement où se construisait la salle, une flamme prit naissance et devint en un instant une immense lueur. Quelqu'un venait de mettre le feu aux herbes rassemblées là pour le toit en construction de toutes mes forces. De partout surgirent des cris, compris qu'on ne pourrait épargner ce tas d'herbes à cause du martèlement des tambours m'apparut. Je forçai l'allure de la vieille bécane qui n'en avait pas une pareille, en prévoyant le prochain acte de l'ennemi. Le feu au toit de chaume de la salle où Mubofou, était pour vivre. Il se pouvait fort bien qu'à cette phase



l'émotion causée par un incendie lui soit fatale et l'oblige à faire le même voyage que celui entrepris par Mazengo quelques heures plus tôt.

Je mis pied à terre près du portail, tenant toujours la torche dans ma main. A moins de vingt mètres de moi, je repérai une forme indistincte, escaladant comme un lézard le mur de l'hôpital. Puis, j'entendis le craquement d'une allumette. La faible flamme s'approcha de la couche d'herbe disposée un peu plus haut sur le toit. Avec un cri rauque, je me ruai en avant et lançai ma torche électrique. Elle frappa l'ignoble malfaiteur en plein dos et l'allumette s'éteignit. Il y eut un grand gémissement et un fracas quand l'homme tomba. En une seconde, il se releva, et en courant, passa devant moi. Je plongeai sur lui comme au rugby. Hélas ! je ne pus agripper qu'un vêtement noir et collant. L'émissaire de Chikoti avait enduit son corps de graisse de vache afin qu'il soit difficile de le saisir en cas de bagarre. Je m'élançai à sa poursuite, mais il filait comme un lièvre. L'obscurité l'empêcha de voir ma bicyclette et il dut tomber au milieu d'une des roues, car le lendemain je découvris que six rayons étaient brisés. L'homme trébucha et s'étala dans le millet. Daudi et plusieurs aides accoururent pour se rendre compte de ce qui arrivait, mais de nouveau le malandrin se relevait. A la lueur de l'herbe flambant à côté de la construction neuve, nous l'aperçûmes avec ses longues jambes et ses bras qui projetaient des ombres fantastiques dans la lumière rouge. En trombe, il dépassa la salle des femmes et s'éloigna de la salle d'opération.

— Ah, s'exclama Samson. Regardez, Docteur, regardez-le maintenant !

Soudain, sans raison apparente, ses jambes planèrent dans l'espace, et l'homme étendu sur le dos parut voler en l'air sur

une distance d'un à deux mètres. Alors, il s'abat
laissant échapper un cri de terreur.

— *H-e-e-e*, fit Daudi, pris d'un accès d'hilarité, la corde à sécher le linge l'a attrapé sous le menton qu'elle se trouvait là. Enfin, nous le tenons.

Pourtant, en un rien de temps, il avait repris son sang-froid et s'enfuyait, affolé. Nous vîmes juste encore une silhouette disparaissant dans l'enchevêtrement des buissons, une silhouette allongée et mince dont l'agilité était évidente. D'abord subjugués, nous partîmes d'un grand éclat de rire, puis de reprendre notre sérieux.

Daudi essayait les larmes de ses yeux.

— Ah, Docteur, cela aurait pu être pire. Il a seulement mangé un peu d'herbe ; toute celle dont nous avons besoin de la salle est intacte.

— Oui, mais de justesse. J'arrivais au moment où il avait allumé son allumette, prêt à la jeter sur le toit. Sinon, catastrophe ! La chaleur et le vacarme auraient probablement aggravé l'état de Mubofou.

— Docteur, enchaîna Daudi, je suis heureux que vous soyez de retour, car il a déliré en se plaignant à haute voix.

Je me dirigeai vers le service. Mubofou, réveillé, se sentait très mal.

— Où est le Bwana, où est le Bwana ? se lamentait-il. Mazengo ? Que lui ont-ils fait ?

Puis, il se couvrit de ses bras comme pour parer des coups. Je voyais ses contusions et sa peau lacérée : cela indiquait clairement la nature des traitements subis. Je caressai son épaule.

– Couche-toi, mon brave, calme-toi, tout va bien, c'est moi, le Bwana-docteur.

– Oh, gémit-il, Bwana, Bwana, et Mazengo ?

D'un geste, je priai Daudi de m'apporter une seringue. Avec un tampon d'ouate, je frottai le bras de l'enfant.

– Ce n'est qu'une piqûre, Mubofou. Reste bien tranquille.

J'introduisis l'aiguille et fis l'injection.

– *Koh*, soupira-t-il.

Puis il eut une crise d'agitation extrême. Il s'imaginait que Chikoti et ses comparses revenaient à la charge et l'attaquaient.

– Oui, criait-il avec angoisse, c'est moi, c'est moi qui ai conduit les enfants à l'hôpital ! Moi l'aveugle, je désirais les y conduire pour qu'on puisse sauver leurs yeux ...

Il repoussa mes mains puis retomba, exténué, sur son oreiller. Je crus que son pouls s'arrêtait ; cependant, très lentement, il se remit à battre. Le surveillant en silence, je songeai à ce qu'il avait accompli en quelques jours. Cet enfant aveugle devait avoir environ quatorze ans, et au cours de ces années, il avait appris à connaître la souffrance à bien des égards : la faim, la solitude, le sentiment d'être de trop. Et voici que brusquement cette existence avait eu un sens et cessé d'être un pénible cheminement

jaloné de désespoir et de douleur. Mes pensées furent
pues quand je vis mon malade bouger les lèvres
paisible ; la drogue agissait. Je me courbai sur lui.

— Bwana, où est Mazengo, mon ami Mazengo ?

— J'ai été dans son village, Mubofou, et je suis à
la maison du chef.

— Est-il ... est-il ? ...

Il tendit vers moi ses deux mains comme s'il voulait
trouver les mots pour venir à bout de sa question.
dans les miennes.

— Mubofou, ton ami Mazengo repose.

Ce verbe, en chigogo, a une signification particulière
dans notre langue et le petit aveugle devina. Bien sûr,
frêle fut secoué par les sanglots. Je le veillai jusqu'à
piqûre ait fait tout son effet. Et Mubofou s'enleva
debout derrière moi, me chuchota dans un souffle

— Bwana, n'est-ce pas horrible ? Tout ceci lui est
qu'il a tant fait pour essayer de servir Dieu.

Nous sortîmes de la salle sur la pointe des pieds
ensemble près du bâtiment, sous le grenadier, dans
les fruits qui se découpaient sur la façade à la lumière

— Daudi, demandai-je lorsque je fus enfin capable
une phrase, crois-tu que Dieu doive nous éprouver ?

— Oui, Docteur, je le crois.

— Quelquefois, il le fait ; mais, te rappelles-tu les paroles de Jésus ? Il met en garde ceux qui veulent le suivre. Il dit : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ». (1) Il avertit ainsi ses amis qu'il doit parcourir une étape qui se terminera à la croix où il sera mis à mort, et déclare que ses disciples devront parcourir un chemin analogue. Cela ne fut-il pas le cas de Pierre ? Jacques ne fut-il pas tué par l'épée ? Paul connut de rudes épreuves - si tu lis le livre des Actes, tu verras combien de fois il fut battu : cinq fois il reçut trente-neuf coups de fouet, une fois il fut lapidé. Naufragé, il passa un jour et une nuit sur l'océan. (2) Il fut mordu par des serpents, attaqué par des brigands, affamé, mourant de soif et pour finir il devint martyr. Tout cela, il le supporta avec joie parce qu'il aimait Dieu. Parvenu presque au terme de sa vie, il écrivit : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais, la couronne de justice m'est réservée ; le Seigneur, le juste juge, me la donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui auront aimé son avènement ». (3)

— Dites donc, s'alarme Daudi, c'est un rude voyage que nous devons entreprendre.

— Ce serait dur si nous devions l'entreprendre seuls ; or, Jésus a promis : « Je suis toujours avec vous ». (4) Et Daudi, ne vois-tu pas que Mubofou a marché sur la route où son Sei-

(1) Matthieu Chap. 8 v. 20.

(2) 2 Corinthiens Chap. 11 v. 24 à 27.

(3) 2 Timothée Chap. 4 v. 8.

(4) Matthieu Chap. 28 v. 20.

gneur a marché et que ses cicatrices sont peu parées à celles de notre Sauveur ?

Il y eut un court silence, puis l'infirmier t

— Docteur ! Attention ! Là, dans le dispensair

Je ne distinguai rien quand, subitement, on une bouteille. Pour la deuxième fois cette nuit, franchit en coup de vent la grille de l'hôpital les ténèbres. Il s'avérait inutile de lui donner nous nous rendîmes directement au dispensair les dégâts.

Comme nous ouvrions la porte, une forte o s'en dégagea. La torche éclaira une bouteille renv

— Oh, Bwana, ceci, en tout cas, ne pourra p tionner la poitrine des malades ! Tout ce que table était cette bouteille et un pot d'onguent disparu !

— Quelle sorte d'onguent était-ce ?

Mon aide africain fit une grande grimace.

— Docteur, je suppose que le voleur désirait médicament pour l'homme qui a mis le feu à qui s'est blessé dans les ronces. Cette pommade e préparez pour les refroidissements. Nous ne comme calmant, son usage est bien différent !

Par expérience, je savais que cette pommade

introduite dans une blessure produisait une morsure cuisante !

– *H-e-e-e* ..., conclut Daudi, bientôt nous entendrons des nouvelles de vos puissants sortilèges. Vraiment, c'est une nuit riche en événements extraordinaires !

LE COMBAT DE MUBO

Je sortis pour récupérer ma torche qui, en ce moment, m'avait été si utile. Le verre n'était pas brisé et c'était Promenant le faisceau lumineux autour de moi sur ma bicyclette. Je la relevai. Pris dans les rayons de la torche, un ornement d'oreille de la grosseur d'une pièce de quatre francs, fait de perles de verre enfilées de façon à former un crin de girafe. C'était un très bel objet, œuvre d'art comme je n'en avais pas encore vu. Le lendemain, je le montrai à Daudi et à Sechelela. Eux aussi furent intéressés.

— Bwana, m'apprit Sechelela, rares sont les personnes possédant cette parure. Il y a près du village de Chikoti un homme sur qui il y aurait beaucoup à dire. C'est un homme fort et féroce, dont la lance a été à plus d'une occasion trempée dans le sang.

— Docteur, renchérit Daudi, si par hasard vous trouvez quelqu'un portant un semblable ornement à l'occasion, dites-moi de qui il s'agit.

Ce n'était pas le moment de jouer au détective. Nous devions faire des injections, ausculter des poitrines, administrer des médicaments et envisager quelques minutieuses

sur les yeux. Au début, les enfants s'effrayaient même des gouttes à instiller, mais ce matin-là, à mon entrée au service - avec un petit plateau garni de différents flacons, de compresses et de plusieurs allumettes acérées et stérilisées -, je fus accueilli par de joyeux « Bonjour, Bwana ».

— Bonjour. Me voici avec Sechelela qui apporte trois gros morceaux de sucre pour ceux qui ouvriront le mieux leurs yeux.

— Ah, Bwana, fit un petit, vous aurez besoin de quinze morceaux car nous nous sommes tous exercés !

Six de ces enfants souffraient d'ulcères dus en partie à la rougeole, et en partie aux potions du docteur-sorcier. Je m'approchai d'eux à tour de rôle, mettant une goutte de cocaïne dans chaque œil en tant qu'anesthésique. Puis je remplis une pipette d'une solution d'un beau jaune, tirée d'une seconde bouteille, et recommençai ma tournée. La maman d'une des fillettes se tenait sur le seuil de la porte, très intéressée par mes soins.

— Venez, lui proposai-je, et dites-moi ce que vous voyez dans l'œil de votre fille.

Elle scruta l'œil qui n'avait rien d'anormal, sauf pour un spécialiste. La fillette, qui désirait ardemment obtenir l'un des sucres, ouvrait tout grand ses yeux.

— Eh bien, fit la mère, je vois une vitre sur son œil (façon pittoresque de décrire la cornée), ainsi qu'un chemin de verdure, juste comme le blé qui vient de sortir de terre après la pluie.

— Très bien ! Vous avez vu ce qu'il fallait voir. Ce liquide

n'indique-t-il pas d'une façon précise où se

M'emparant d'une des allumettes pointues
juste le bout dans du phénol pur. Je m'inclinais.

— Garde tes yeux immobiles, petite, aussi
tu peux.

J'avais la tâche délicate de toucher chaque
cère avec la pointe de ma tige, jusqu'à ce que
Je savais que si j'appuyais de trop ou pas assez
à un millimètre près), je courrais le risque de
aveugle. Celle-ci ne broncha pas, pas plus que
Ensuite, je repassai auprès des enfants dont
paupières - ce qui n'était guère agréable - et
liquide antiseptique.

— Ecoutez, dis-je à la fin, je ne peux donner
à personne, car vous avez été tous parfaits !

— Oh, oh, s'exclamèrent-ils, à personne, Bwana

— C'est faux, corrigai-je, il y aura quelque
cun !

— *H-e-e-e* ..., rirent-ils. Bwana, quelle surprise
pourrons-nous sortir ? Quand pourrons-nous
soleil ?

— Pas avant quatre jours. On vous enlèvera
et alors vous croirez qu'il fait nuit en plein mi

— Oh ! Mais après, Bwana ?

— Alors, vous verrez normalement.

De là, je me dirigeai vers la future salle. Tout progressait à une cadence accélérée. Samson remplissait la fonction de contremaître et contrôlait les maçons pour que tout soit fait d'après les plans. Je m'adressai à lui :

— Samson, dans une semaine, il y aura des réjouissances à l'hôpital. En premier lieu, les murs seront assez élevés pour qu'on puisse poser le toit, et deuxièmement nous pourrons renvoyer, guéris, près d'une vingtaine d'enfants chez eux.

Hélas, dans le dortoir des hommes, Mubofou demeurait dans un état pitoyable. Il était étendu là, geignant et fébrile. Il savait que tant d'enfants encore devraient être amenés de son village. Dans son délire il tentait d'aller à leur recherche mais il était pieds et mains liés. Puis, il se souvenait de ce jour fatal où le chef avait tenté de se débarrasser de lui en le frappant presque à mort. .

Ses jours étaient en danger. Il n'y eut aucun progrès jusqu'au matin où je vins le voir après avoir rendu visite aux charpentiers qui fixaient les poutres du toit. Sa température était tombée et son pouls régulier. D'une voix faible, il m'appela :

— Bwana, oh ! Bwana, ma tête, ma tête ! Le bruit, le bruit !

J'appelai Daudi ; il m'apporta un verre de calmant. Je le tendis à Mubofou. Tout en buvant, il ajouta :

— Bwana, entendez-vous ces tambours ? Les entendez-vous ?

D'un regard, j'interrogeai Daudi qui secoua la tête.

— Non, Mubofou, ce ne sont pas les tambours et les marteaux des charpentiers qui fixent le toit de

— Ils sont là ! Ce sont les roulements des tambours koti. Ils me disent que je dois mourir.

Daudi sortit, puis revint.

— Docteur, glissa-t-il à mon oreille, il n'y a rien de nul part.

— Allonge-toi paisiblement, Mubofou, aussi longtemps que possible. Dors autant que tu en as envie et ta

Il absorba une certaine dose du liquide qui était censé le guérir, mais il semblait que cela ne lui réussissait pas. Il je dus le réopérer et, à chaque fois, le danger de la mort. Pourtant, son état s'améliora quelque peu.

A l'issue de la dernière opération, je demandai de retirer l'herbe déposée sur le toit, afin de couvrir le bâtiment neuf. Tout le monde marchait sur les pieds, car le plus léger bruit bouleversait le pauvre Daudi. Dans l'après-midi, je revins à son chevet.

— Bwana, gémit-il, comme ils cognent, comme ils cognent. Oh ne pouvez-vous pas les faire cesser de cogner ?

— Ils ont terminé, mon ami. Ils posent l'herbe. Il n'y a plus de bruit.

En cet instant, un âne se mit à braire à quelques mètres de là.

— Ah, Bwana, et cet âne ? Quand il braie, cela me pénètre comme un clou dans le cerveau.

Ce fut alors que je réalisai à quel point la lâche attaque du chef avait endommagé le cerveau de Mubofou.

Néanmoins, à l'hôpital la situation évoluait favorablement. Nous avons pu enlever les lambeaux de toile qui nous avaient permis de transformer la véranda en une chambre. Les enfants dont la santé avait suscité tant d'inquiétude se rétablissaient, et bientôt tout se normaliserait. Assis dans mon bureau, à ma table de travail, j'établis le bilan de cette épidémie. Nous avons traité plus d'un millier de cas, dont deux cents à l'hôpital même. Plus de soixante-dix enfants seraient devenus aveugles pour toujours si nous n'avions procédé à des interventions. Nous n'avions eu que six décès au total, et le coût de cette vaste campagne, jusqu'au moindre centime était de l'ordre de sept cents francs français.

A genoux, je rendis grâce à Dieu de me permettre de le servir de cette manière. Combien souvent n'avait-on pas insinué qu'il est vain d'entreprendre toute action missionnaire, que l'Africain est suffisamment heureux comme cela, que personne ne nous demande d'intervenir. Je remerciai aussi le Seigneur pour Mubofou, pour ce qu'il avait accompli en sauvant tant de vies humaines, et cela, à quel prix ! Alors que je me relevais, je vis le jeune aveugle debout dans l'embrasement de la porte, ses paumes plaquées sur ses oreilles.

— Bwana, puis-je aller quelque part où le tapage serait moins intense ? Bwana (et sa bouche tremblait), il n'y a aucune joie à être aveugle, mais quand en plus l'audition aussi est douloureuse ...



Il hochait
en avant. J'en
de mon bras
dans une peti
à l'écart, où
les injections
times de la lèpr

— Viens, dis
et dis-moi si tu
ici. Le toit est
est amorti.

Il se laissa
siège que je l

— Oui, Bv
tranquille ici. Les tambours n'y résonnent pas.

A voix basse, je lui parlai du millier de gens
soignés de la rougeole et des vingt-quatre mala
pital grâce à lui.

— Pourtant, soupira-t-il, Mazengo est mort
zengo.

— C'est vrai, mais vingt-trois de tes protégés
Ils ne le seraient pas si tu n'avais été là.

Pour la première fois depuis bien des jours,

— Ah, je n'avais pas pensé à cela.

— Et Mazengo a sûrement eu connaissance de la Parole de Dieu car tu lui en as certainement parlé ?

— Oui, Bwana, je lui en ai parlé, et il m'a posé des questions sur Jésus. N'est-ce pas pour cette raison qu'il me manque tant ? N'était-il pas mon ami ? Ne me comprenait-il pas ?

— Mubofou, notre passage sur cette terre ne dure jamais plus longtemps que Dieu ne l'a décidé. Il peut être de plusieurs années ou seulement de quelques jours. Mais quand nous partirons pour notre dernier grand voyage, nous verrons notre Maître. Il nous accueillera avec un geste de bienvenue et nous dira simplement : « C'est bien ».

— Oui, approuva l'aveugle, comme il revenait avec moi vers son dortoir. Remarquez, Bwana, les souffrances qu'il vaut la peine d'endurer portent leurs fruits.

— C'est exact, mon ami. Jésus a dit : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (1)

— Oh, conclut Mubofou, je comprends cela, Bwana, oui, maintenant, je comprends *pourquoi*.

LA LEÇON DU SERPENT

L'absence d'agitation grâce au retour au train eut un effet salubre sur le jeune garçon, bien de trop fréquents maux de tête. Un soir, je l'en récemment terminée. Les aides-soignantes avaient déjà préparé les lits.

— Eh bien, s'enquit Mubofou. Quelqu'un est

— Non, pas en ce moment, quoique nous recrudescence de rougeole à l'école. Des élèves de leurs vacances et les virus ont pu incuber jusqu'à ce jour. La maladie risque d'éclater à l'im

— Ah, cette rougeole, c'est une vilaine histoire à s'orienter dans la pièce, palpait les murs et et durci.

— Il sent bon, Bwana.

— Sans toi, nous n'aurions point bâti, Chil jeté de sort sur notre terrain, et nous n'aurions battre les ennemis du « docteur de la jungle ». salle ne sera pas pour toi car tu aimes être sur parmi les herbes du marais, ou encore dans la forêt

Dès lors, chaque matin, quand nos pensionnaires s'éveillaient, Mubofou se drapait de sa couverture et s'en allait d'un pas mesuré, dans la cabane hors de l'enceinte du dispensaire, s'y détendant et reprenant progressivement ses forces. Il craignait toujours le moindre bruit. Sa tête lui causait de perpétuels ennuis, mais il retrouvait un appétit de bon augure.

Le travail de l'hôpital reprit à un rythme trépidant. Une nouvelle flambée de rougeole faisait rage parmi les filles de l'école. Plusieurs d'entre elles étaient sérieusement atteintes et le local nouvellement construit était comble. En général, je m'arrangeais pour me libérer dix minutes au milieu de la journée pour descendre bavarder avec Mubofou et le mettre au courant de nos faits et gestes. Un matin, vers midi, je m'emparai des plats d'émail que portait une aide-soignante. Ils étaient destinés à Mubofou et contenaient, l'un une ration de bouillie indigène, et l'autre des haricots cuits que les Africains appellent « une friandise ». Mubofou courba la tête et rendit grâce avant de commencer à manger, puis nous causâmes.

— Mubofou, les malades sont contents dans leur belle salle - ta salle. (Il sourit). Pourtant, je doute que tu aies envie d'être avec eux, parce que ... quels bavardages ! Aucun n'est plus aujourd'hui dans un état alarmant, car nous avons réussi à les soulager de leurs souffrances, à les guérir de leurs maux et à leur éviter la cécité. Ah c'est certain, notre tâche nous donne beaucoup de satisfaction.

Mubofou fit un signe d'assentiment.

— C'est vrai, Bwana. Peut-être, quand j'irai mieux, pourrez-vous me réserver une occupation à l'hôpital. Peut-être pourrais-je laver et essuyer les différents objets ?

— Eh bien, nous parlerons de cela quand t
seront complètement passés.

— Ces jours-ci, je me sens plus fort. Je suis
cœur chante. Avoir travaillé pour Dieu rend l

Comme je remontais avec l'enfant vers la
notre porteur d'eau et jardinier, me tendit une c
de serpent qu'il venait de ramasser.

J'en pris un dans une main ; de l'autre, je
Mubofou et le guidai le long du sentier jusqu'à l
bre que remplissaient nos joyeuses convalescentes

— Aimerais-tu connaître les détails de la cons
chambre, Mubofou ?

— Oui, Bwana, comme je voudrais savoir ! Ra
dans les plus petits détails.

— Voici, commençai-je, beaucoup d'enfants
l'œuvre et nous ont aidés. Ils sont descendus à
ont rapporté un grand nombre de pierres. En
nous avons déjà un beau tas et deux semain
totalité des pierres nécessaires à la construction
peser et mesurer une grande quantité de sable
toutes les pierres ont été fendues ... et l'on a
fondations.

Nous étions parvenus à la porte du dortoir
que Mubofou restait en retrait. Je l'enlaçai genti
sai devant moi. Me tournant vers les jeunes filles ..

— Vous souvenez-vous du jour où nous avo

nières pierres ?

– Oh oui, Bwana, nous nous en souvenons.

– Bon. Dites-moi, à quoi servent les fondations ?

La réponse vint en chœur.

– Sans fondations, Bwana, le bâtiment s'écroule.

– Pourquoi donc ?

– Lorsque les pluies tombent, elles entraînent la terre qui est à la base de la maison. Puis le vent arrive et il entraîne la terre au loin. Alors, les murs s'ébranlent et le toit s'effondre.

Pendant une bonne minute, le silence fut complet tandis que ces mots se gravaient dans le cœur de chacun. Puis, je regardai les jeunes filles.

– Les serpents sont-ils venimeux ?

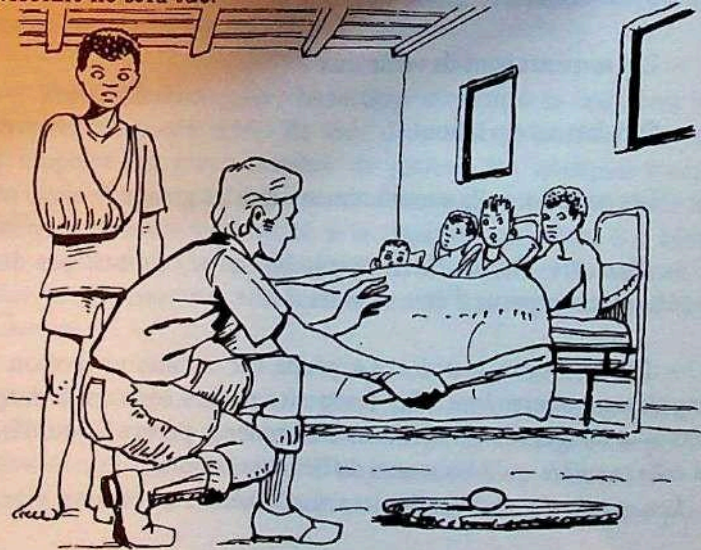
– Oui, beaucoup le sont.

– Les petits sont-ils aussi venimeux que les grands ?

– Bien sûr, Bwana, interrompit Mubofou, n'est-ce pas dans la nature des serpents d'être venimeux ?

– Écoutez mon histoire. Le péché est comme un poison. Il empoisonne votre âme. Or, les petits péchés sont aussi dangereux que les grands. Je vais vous en donner la preuve aujourd'hui, de telle manière qu'il vous sera difficile de l'oublier.

Les yeux de mes auditrices me fixèrent avec une grande



attention quand elles me virent prendre l'œuf de se
cer sur une large pierre que les ouvriers avaient o

— Savez-vous ce qu'est ceci ?

— Oh oui, Bwana, c'est un œuf de serpent.

— Ah ! ... et un œuf de serpent peut-il vous mor

— Non, le serpent est trop petit. Il est enco

— Mais, Bwana, intervint Mubofou, s'il sort de
qu'il peut vous mordre.

— En effet. Alors, que dois-je faire ?

— Eh bien ! écraser l'œuf. Le serpent ne g
personne ne sera tué.



— C'est exact.

Et prenant un morceau de bois, je frappai l'œuf avec force, ce qui éclaboussa toute la chambre. Comme par magie, les têtes disparurent sous les couvertures. L'infirmière de garde s'indigna.

— Ah, Docteur, qu'avez-vous fait là ? !

— Certes, mais croyez-vous qu'une seule de celles qui ont assisté à cette scène l'oubliera ?

— Non, fit-elle en riant, elles ne l'oublieront certainement jamais. Vous avez frappé cet œuf comme si vous aviez de l'aversion pour tous les serpents - une terrible aversion !

— C'est une image. Il y a du poison dans un serpent et le péché est un poison ; or je déteste le péché parce qu'il tue votre âme. Il faut donc agir envers les péchés tant qu'ils sont petits, sinon, ils se développeront.

— Bwana, dit l'aveugle, nous ne pouvons rien contre le péché. Jésus seul l'a vaincu.

— Tu as raison. Et lorsque Jésus s'est chargé de votre péché, n'oubliez pas qu'il est essentiel de bâtir sur des fondations solides.

Ragaillardi, Mubofou s'en fut à sa petite « maison de tranquillité », ainsi qu'il la nommait, et je me rendis à la salle d'opération.

Deux heures s'écoulèrent, puis je vis Daudi sortir du dispensaire.

— Daudi, va chercher Mubofou. Il en est temps, il fait presque nuit.

— En général il revient plus tôt, et de lui-même.

Un quart d'heure après, Daudi s'arrêtait à essoufflé.

— Docteur, impossible de dénicher Mubofou dans la cabane et nous avons couru tout autour pas de trace du garçon ! Mais par terre, près de profondément marquées dans le sable, les empreintes d'homme. Cela pourrait indiquer qu'il portait un dos. Docteur, je crois que Chikoti a frappé un

Toutes les recherches entreprises dans les environs révélèrent aucun indice de la présence de Mubofou comme s'il avait complètement disparu. Je suis j'avais vu dans le lit desséché de la rivière : ce créature abandonnée aux hyènes, aux chacals après avoir été à demi-assommée. Pendant tout les hommes battirent le pays en quête de Mubofou. Les membres de la C.M.S. s'informèrent dans les villages l'homme à l'âne, ne put nous fournir aucune information au village de Chikoti. Le mystère était total.

Quand des indigènes arrivaient d'endroits éloignés posait toujours la même question : « Avez-vous vu d'un jeune garçon aveugle du nom de Mubofou ? »

Nous obtenions invariablement la même réponse jusqu'à maintenant ».

DERNIÈRE BATAILLE

Un matin, la véranda de notre dispensaire regorgeait de monde venu pour recevoir des remèdes et des soins. A cette heure de pointe pour l'hôpital, j'auscultais, muni de mon stéthoscope, la poitrine d'une fillette. Massée à la porte, la foule demandait des médicaments, des potions contre la toux, de la quinine, des gouttes pour les yeux, des gouttes pour les oreilles et des gouttes pour le nez. D'une même voix, ils semblaient tous parler à la fois. Ce n'était pas vraiment un grand vacarme car ils savaient que le calme était de rigueur lors de la distribution des médicaments, mais on percevait une espèce de bourdonnement continu. Soudain, par la fenêtre ouverte, une voix retentit, insistante : Bwana, Bwana ! ... »

Un Africain à la haute stature se tenait là, vêtu à la mode du pays, de la boue rouge dans les cheveux, le lobe de ses oreilles percé de façon à laisser passer une balle de tennis.

– Bwana, c'est pour une jambe cassée.

– Un instant.

J'inscrivis sur une ordonnance le traitement pour la fillette que je suivis des yeux lorsqu'elle traversa la cour jusqu'au guichet où l'on délivrait les remèdes ; lorsqu'elle but son verre de sirop,

je la vis grimacer.

— Qu'on appelle Daudi, s'il vous plaît.

Mon premier assistant était occupé à observer du sang pour détecter l'agent de la malaria, mais elle aussi, le Tanganyika. Délaissant son laboratoire, il rejoignit.

— Daudi, un homme est arrivé et il présente une fracture au village, il y a une fracture à réduire. Nous ne pouvons pas exiger que l'accidenté se déplace jusqu'au village pour poursuivre mon travail et voir les patients qui attendent, au moins ceux qui ont des affections bénignes. Tu pourrais venir voir s'il y a une urgence, sinon, tu pourrais leur donner les médicaments habituels.

Daudi noua son tablier et se prépara pour aller au village. Je passai en revue les quelques soixante malades qui attendaient. À toute évidence trois ou quatre d'entre eux souffraient de proie à une violente crise de malaria ; je leur donnai le traitement approprié. Un petit avait un affreux œdème au quai à Daudi ce qu'il convenait de faire. En descendant, je trouvai un vieil homme dont l'état nécessitait un traitement. Je demandai à Daudi de faire son admission.

Puis, prenant la sacoche préparée par l'un de mes assistants, je m'apprêtai à aller examiner cette jambe fracturée. Avant, je vérifiai mon baluchon. Il contenait deux bandes confectionnées en vitesse, un grand thermos de tégulose, un bloc de gypse, une trousse de secours renfermant des médicaments, des très vieux ciseaux et un non moins vieux sécateur pour découper les plâtres.

Je me tournai vers l'homme qui attendait.

— Dis-moi où est la fracture, demandai-je en montrant ma jambe.

— Non, non, Bwana, c'est pas là. C'est ...

Il indiqua du doigt une place entre le genou et la hanche.

— Oh ! Dis-moi encore ceci : l'os a-t-il percé la peau ?

— Docteur, s'interposa Daudi d'un air amusé, vous êtes en train de lui demander si la fracture est ouverte ou fermée ?

— Oui, c'est exactement ce que je demande.

— Eh bien, répondit l'homme, la peau est en ordre.

— Bon, la trousse de secours me suffira. Cependant, Daudi, tu peux ajouter une bande de caoutchouc que je glisserai sous le plâtre, afin qu'au moment de l'enlever, nous ne coupions pas la peau.

La bande fut bientôt trouvée. Au moment de me mettre en route, Daudi me tira à l'écart et chuchota :

— Bwana, tout cela me paraît bizarre. Je crains que vous ne vous attiriez des ennuis.

— Mais il y a trop de travail pour toi à l'hôpital. Tu ne peux pas m'accompagner. Je vais aller avec cet homme ; tout ira bien.

Sur ces mots, nous partîmes pour un trajet de treize kilomètres par-delà les collines. Il était plus facile de marcher que d'user d'un autre moyen de locomotion.

Le guide avançait à une allure qu'il m'était d
Nous franchîmes des lits de rivières comblés
et des étangs d'eau stagnante où jouaient des p
s'éclaboussaient à la ronde. Ils profitaient de c
époque de l'année où l'on avait de l'eau.

Mon compagnon se montrait peu loquace. C
marmonnait une syllabe. Je pressentais quelque
dans son comportement. A ma gauche s'éleva
petites collines d'où émergeaient des roches d
avait paru nécessaire, à maintes reprises, de b
une annexe de l'hôpital. Hélas, faute de moye
pu donner suite à ce projet. Il entraînerait en
de travail et une dépense non négligeable de
tériel.

Enfin le village apparut, formé uniquement,
tume, des typiques cases de boue. Nous nous
l'une d'elles et je fus introduit dans une pièce
un feu découvert cuisait un repas dans une m
c'était la bouillie indigène. A la lueur vacillante d
mon blessé couché sur une peau de vache. J'é
temps, habitué aux spectacles inattendus et au
culières. Pourtant, il me faut l'admettre, je fu
déconcerté en cette circonstance. La jambe
te était cassée, mais ce n'était point celle d'
ainsi qu'on avait essayé de me le faire croire, c
veau ! Je fis face à l'homme.

— Quoi, lui dis-je avec humeur, tu me fais
kilomètres par une chaleur torride et tu vien
m'arracher à des vingtaines de malades pour m'
tre la jambe cassée d'un veau ?

— Hé, si je ne vous avais pas dit qu'il s'agissait d'une jambe cassée, vous ne seriez pas venu. Si j'avais dit qu'il s'agissait d'un veau, vous ne seriez pas venu.

— Certes ! Est-ce mon métier de m'occuper du bétail ?

— Bwana, c'est le petit d'une vache qui a beaucoup de prix.

— Ah, et qu'en est-il des malades à l'hôpital ?

Il haussa les épaules. Les vaches sont la richesse des Africains, et envers et contre tout, je me décidai à intervenir. Il se pourrait que j'obtienne ainsi des nouvelles de mon ami perdu. Je pris à part le propriétaire du veau.

— Je suis disposé à t'aider, mais à une condition : que tu me dises ce que tu sais d'un garçon aveugle qui se trouvait malade chez nous et qui a disparu. Si tu ne me donnes pas de nouvelles, je ne soignerai pas le jeune veau.

Je surpris une lueur d'angoisse dans les yeux de mon interlocuteur. Je vis alors derrière lui, et sortant d'une autre case, un Africain qui portait un ornement d'oreille singulier et à une seule oreille seulement. Grâce à cet ornement, j'identifiai immédiatement le gaillard. Je l'avais vu dans notre cour la nuit de l'incendie. Je ne pus m'empêcher de sourire quand je m'aperçus qu'il boitait. Je me demandai ce qui, de la bicyclette, de la corde à linge ou de l'onguent, était responsable de son état ..

Le maître du veau me lança un coup d'œil furtif.

— Bwana, il y a un village au-delà des collines, en prenant ce sentier-ci après la piste. J'ai entendu dire qu'il est infesté d'

Ne fait-il pas comme nous faisons ?

Le repas prit fin et mon estomac était passablement alourdi. Je me levai et fis en sorte de m'adresser en sourdine au maître de céans.

— Révèle-moi maintenant ce que tu m'as promis.

A la dérobée, il regarda de-ci, de là. Puis ...

— Bwana, dans le marécage, au milieu de l'étang, vous verrez trois vieilles baraques. Vous devrez patauger dans une couche de boue pour parvenir à l'île sur laquelle elles sont dissimulées. Bwana, ces baraques sont en un lieu où il ne faut pas aller. Sur cette île règne la mort, et pas un des miens ne voudrait y aller.

— Dis-moi, quelle est la direction à prendre pour rejoindre l'étang ?

L'homme promena des regards inquiets autour de lui et vivement, du menton, me désigna le sud. Je vis alors l'Africain à l'unique boucle d'oreille boitiller le long d'un bosquet épineux, puis s'éclipser à l'intérieur d'une des cases. Mais je notai ce détail : jusqu'aux genoux, ses jambes étaient couvertes d'une boue épaisse et noire.

Je me livrai à une dernière inspection du veau dont le plâtre avait admirablement pris. Mon hôte m'offrit un panier d'œufs en guise de présent d'adieu. Il en contenait bien deux ou trois douzaines. (Lorsque Daudi, par la suite, les mit dans l'eau pour les contrôler, il ne s'en trouva que trois de bons !). Prenant congé de l'assistance, je me dirigeai dans le sens opposé à celui où se trouvait le marécage. Une fois hors de vue du village, je contai à Daudi ce que je venais d'apprendre et nous nous diri

géâmes en courant en direction du marécage en
un sentier détourné.

— Ah, Docteur, c'est bien le genre d'endroit où
s'être débarrassés de Mubofou. Là personne ne sait
rien de lui.

— Je suis certain, que l'individu à l'ornement
celui qui a mis le feu à notre herbe. As-tu remarqué
de la boue sur les jambes ? Cela ne révélerait-il pas
Mubofou prisonnier là-bas ?

— Je crains que l'état de Mubofou ne soit pire que
prisonnier. Qui sait ? Peut-être que ...

Daudi n'acheva pas sa phrase et secoua la tête.

Silencieux, nous continuâmes notre route, et
surgit à nos pieds un marais entouré d'herbes vertes.
raison de sa situation il était presque impossible de
sans prendre ce sentier dissimulé qui contourna
taillis d'épines. Nous arrivâmes bientôt au bord de
boue. Méfiant, Daudi y enfonça son bâton avant de
J'ôtai souliers et chaussettes et suivis Daudi. Il ne
pas sans tâter le terrain mouvant. Nous avançâmes
taine de mètres quand, brusquement, le bâton s'enfonça
plètement. Redoublant de prudence, évitant les zones
suspects, nous atteignîmes enfin une zone au fond de
avançons à travers des joncs embroussaillés et une
le long d'une sorte de crête qui contournaient une
des roseaux géants. Daudi, soudain effrayé, recula
Sur la rive gisait le squelette d'un homme. Non loin
dans la vase durcie, d'innombrables empreintes



hyènes. Tout près, le spectacle répugnant du corps putréfié d'un vautour. De nombreux oiseaux de proie tournoyaient au-dessus de nous.

— Ah, Docteur, c'est un lieu maudit ! Regardez ces oiseaux ils attendent d'autres victimes.

C'est alors que la cabane apparut. Construite dans le style habituel à la région, elle tombait en ruines. Fendus, les murs de pisé s'écroulaient par place et le toit s'inclinait dangereusement. Me tenant sur le seuil de la porte, je discernai une forme humaine couchée sur une peau de vache.

— Eh, appelai-je, puis-je entrer ?

Une voix âpre et rauque me parvint :



— Bwana !

— Mubofou, criai-je, Mubofou ! Toi !

— Ne venez pas près de moi, Bwana, supplia s'efforçant de s'asseoir. J'ai une grave maladie.

Mes yeux s'habituèrent à la lumière blafarde, et Mubofou étendu là, hagard, sa faiblesse accentuant le mal de son visage. Mais ce qui intrigua Daudi, fut de voir que Mubofou était couvert de la tête aux pieds de plaques. Je frottai une allumette et, au même instant, la rougeur sur Mubofou avait contracté la variole.

Vivement je me penchai sur lui et pris son pouls.

— Bwana, dit l'enfant, ne me touchez pas, j'ai le feu répand comme du feu.

— Il ne me cause aucune crainte, Mubofou, au contraire, viens-tu des cicatrices sur mon bras ? Ne t'ai-je pas dit que dans lequel on inocula ce mal ?

Défaillant, le garçon fit oui de la tête.

— Ainsi, c'est cela, Bwana, c'est cela ? Un homme est venu avec ce mal. Quand ils ont su qu'il se trouvait dans l'île, ils l'ont amené. Voici deux jours qu'il est parti, Bwana. Tu as dit des mots étranges. Depuis lors, je ne l'ai pas revu.

Je me remémorai le squelette que nous venions de trouver dans les roseaux.

La faiblesse de Mubofou faisait pitié. Il rep...

contre moi. D'une voix à peine plus forte qu'un soupir, il murmura :

— Bwana, vous m'avez dit qu'au Ciel je verrai Sa face.

— Oui, Mubofou, il est écrit dans la Bible : « Ils verront Sa face, et Son nom sera sur leurs fronts ». (1)

— Bwana, voudra-t-Il me regarder, couvert de ces marques ? Il passa ses doigts sur son corps tuméfié.

— Tout cela s'effacera, mon ami, lorsque tu franchiras la porte du Ciel, car les seules marques qu'il y a là-haut sont celles des mains, des pieds et du côté de notre Sauveur.

— Ah, Bwana, si j'avais eu sur mes bras les mêmes cicatrices que les vôtres, ce mal m'eût épargné. Mais les cicatrices qui comptent pour moi aujourd'hui sont celles du Seigneur Jésus.

— Tu dis vrai. La Parole de Dieu nous affirme que « le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris ». (2)

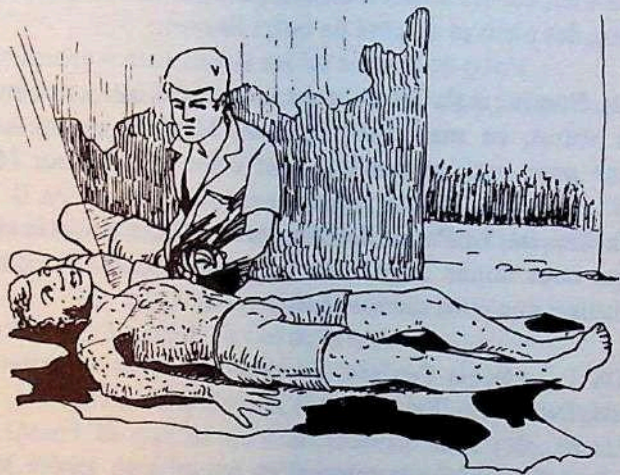
— Oh ..., articula l'enfant, en essayant de se redresser sur un coude, Bwana, oh, Bwana !

Il mit sa main dans la mienne, et retomba en arrière sur sa misérable peau de vache.

Se frayant un chemin par une fente du mur, un rayon de soleil illumina les traits du frêle garçon. Les affreuses cons

(1) Apocalypse Chap. 22 v. 4.

(2) Esaïe Chap 53 v. 5 et I Pierre Chap. 2 v. 24.



quences de la maladie et des pratiques du docteur-soubliées. Le calme et la paix éclairaient ce maigre racontait son histoire.

Doucement, je me levai. Daudi s'approcha, me sa main et, l'âme apaisée déclara :

— Bwana, il voit maintenant.

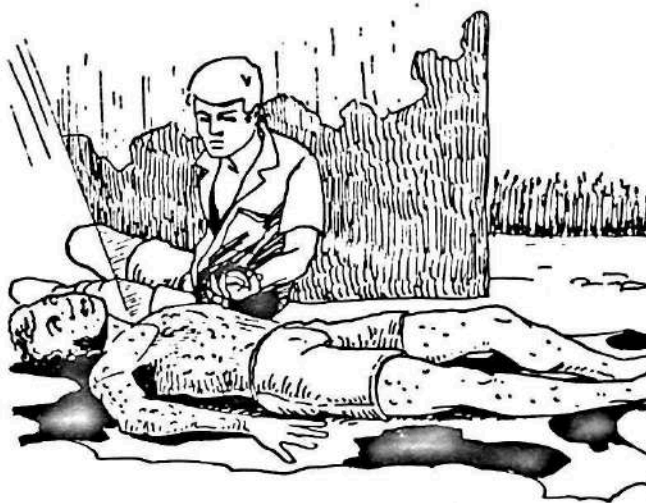


TABLE DES MATIÈRES

Un garçon aveugle et beaucoup de bruit	1
Mubofou	1
Télégramme et tragédie	2
Retour dans la nuit	3
Plan d'attaque et démonstrations	4
Première offensive	5
Visite à Chibaya	6
Cicatrices	6
L'équipe de Chibaya	7
Compte-rendus	8
Un espion	9
Attaque ennemie	9
Contre-attaque	10
Armes secrètes	11
Le feu	12
Le combat de Mubofou	13
La leçon du serpent	13
Dernière bataille	14

NOUS VOUS RECOMMANDONS AUSSI :

Drame sous la mer, d'Allan Stewart

Les réfugiés, de B. Schmidt-Eller

Tunnel vers la Liberté, de B. Schmidt-Eller

Le Caïd du Bois Barron, de N. Decorvet

L'Étrangère au Foulard Rouge, de N. Decorvet

Le Trésor du Vieux Coffre, de M. Secrétan

Billy, de M. Secrétan

La Bande des Trois, de Beryl Bye

Le Voyage du Petit Pèlerin, de H.-L. Taylor

Toupia doit Mourir, de B. Bonnefous

L'Inspecteur Bill Speed, de J.B. Donovan

Les Fables du Docteur de la Jungle, du docteur P. Wh

Les Nouvelles Fables de la Jungle, du docteur P. Wh

Qui donc a frappé ?, de P. St-John

Le Secret de la Clairière, de P. St-John

Le Manteau, de P. St-John

Sur les Traces de Jésus-Christ, (Bible en bandes dessinées)

Jusqu'au bout du Monde, (Bible en bandes dessinées)

D'Eden au Sinaï, (Bible en bandes dessinées)

La Terre Promise, (Bible en bandes dessinées)

Les Rois et les Prophètes, (Bible en bandes dessinées)

De Jérusalem à Babylone, (Bible en bandes dessinées)

Poursuite dans la Ville, (Album en bandes dessinées)

de Jefko, J.M. Bloch et Cl. Gaasch.

Un Homme dans la Tour, d'André Adoul

La Valise introuvable, d'André Adoul.

LA LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE

est un mouvement interecclésiastique et international

Son but est d'encourager la lecture
journalière de la Parole de Dieu.

Par ses publications, elle cherche à stimuler
une foi vivante et personnelle en Jésus-Christ.

Ses périodiques avec notes explicatives sont
destinés à faciliter la lecture personnelle
de la Bible.

LE MINI - LECTEUR

pour les 8 à 10 ans.

L'EXPLORATEUR (Le Lecteur de la Bible Junior)

pour les 11 à 14 ans.

RENDEZ-VOUS (Le Jeune Lecteur de la Bible)

pour les adolescents.

LE PAIN DU JOUR (Série populaire) pour les aînés.

LE LECTEUR DE LA BIBLE pour les aînés.

Ces publications peuvent être obtenues
aux adresses suivantes :

15, avenue M. Foch - 68500 GUEBWILLER (France)

L'auteur des Fables bien connues, raconte son combat dramatique contre une terrible épidémie. Cette lutte est aussi celle de l'équipe de l'hôpital missionnaire contre l'occultisme et les médecins-sorciers. Pour le docteur Samuel Saltzmann qui a préfacé et révisé le texte, elle garde toute son actualité. Au centre de ce récit bouleversant, il y a Mubofou, le petit aveugle que vous ne pourrez pas oublier, que vous soyez enfant ou adulte.

DR. PAUL WHITE

LES ENNEMIS DU DOCTEUR DE LA JUNGLE

L'auteur des Fables bien connues, raconte son combat dramatique contre une terrible épidémie. Cette lutte est aussi celle de l'équipe de l'hôpital missionnaire contre l'occultisme et les médecins-sorciers. Pour le docteur Samuel Saltzmann qui a préfacé et révisé le texte, elle garde toute son actualité. Au centre de ce récit bouleversant, il y a Mubofou, le petit aveugle que vous ne pourrez pas oublier, que vous soyez enfant ou adulte.



35F000